

Sommaire

Science-Fiction

Kate ATKINSON : *Life After Life* chroniqué par Pascal J. Thomas 3

Fantastique

Clive BARKER : *Les Evangiles écarlates* chroniqué par Philippe Paygnard 5

Science-Fiction

Fabienne BETTING : *Bons baisers de Mesménie* chroniqué par Eric Vial 6

Science-Fiction

Ted CHIANG : *Stories of Your Life and Others* chroniqué par Pascal J. Thomas 7

Science-Fiction

James DASHNER : *Le Jeu du Maître, tome 1* chroniqué par Philippe Paygnard 9

Science-Fiction

Dominique DOUAY : *La fenêtre de Diane* chroniqué par Pascal J. Thomas 9

Histoire Secrète

Umberto ECO : *Numéro Zéro* chroniqué par Eric Vial 11

Fantastique

Valerio EVANGELISTI : *La luce di Orione* chroniqué par Pascal J. Thomas 13

Fantastique

Roman H. GREY : *Journal d'une infection* chroniqué par Philippe Paygnard 15

Science-Fiction

Sybille GRIMBERT : *Avant les Singes* chroniqué par Pascal J. Thomas 16

Fantastique, Policier & Science-Fiction

Romieg JUMÈU : *Nòvas d'otra part* chroniqué par Pascal J. Thomas 17

Science-Fiction

Christophe NICOLAS : *Le Camp* chroniqué par Philippe Paygnard 18

Fantastique

Milan NOVA : *Dents* chroniqué par Philippe Paygnard 19

Histoire Secrète

Stéphane PRZYBYLSKI : *Tétralogie des Origines :*
1 – Le Château des millions d'années ; 2 – Le Marteau de Thor
 chroniqués par Eric Vial 19

Jeunesse

Miquel PUJADÓ : *El genial oncle Anastasi* chroniqué par Pascal J. Thomas 22

Science-Fiction

Yana VAGNER : *Le Lac* chroniqué par Philippe Paygnard 23

Science-Fiction

Albert VILLARÓ : *Els Ambaixadors* chroniqué par Pascal J. Thomas 23

Science-Fiction

Future Visions, anthologie chroniquée par Pascal J. Thomas 26

Science-Fiction & Fantasy

Galaxies (nouvelle série), n° 38, revue chroniquée par Pascal J. Thomas 28

Essai

L'Uchronie... Actes dirigés par François Pernot et Éric Vial
 chroniqués par Pascal J. Thomas 29

Editorial

Verviers, Marcinelle, et moi

Dans les flots turbulents de la tourbe médiatique d'où nous surnageons désormais, le nom de Verviers évoque surtout une cellule, démantelée à grand renfort de fusillade, capable hélas de résurgences et de frappes retardées, aveugles et effroyables. Je ne suis qu'une fois allé à Verviers, pour une convention de SF organisée par l'ami Delsemme vers 1980, sur les accueillants fauteuils du bar le Chapati.

Mais Verviers était un de mes lieux sacrés depuis longtemps, une Mecque à moi (convient-il d'employer cette image-là par les temps qui courent ?). A Verviers, m'informait la 2e page de bien des livres, étaient sises les éditions Gérard & Co, mieux connues sur leur marque Marabout. A la suite des pingouins britanniques, ce volatile fut un des pionniers du livre de poche en Europe, et avant même de rentrer en science-fiction grâce aux jaquettes noires de Marabout SF, je trouvais à la maison de petits carrés de papier offrant des conseils pratiques sous la marque Marabout Flash.

Car je sais quand je suis rentré en science-fiction. Quand au printemps 1973, scotché dans un fauteuil du salon parental, j'ai lu en une soirée *Pour une autre Terre* d'A. E. Van Vogt, publié chez Marabout. Avant, je cherchais fusées et robots partout où je pouvais, BD et romans d'aventure, journaux même (le fameux « un de ses cœurs est arrêté, mais les deux autres battent encore », m'a aussi laissé un vif souvenir : je l'avais découvert quelques années avant dans *Le Provençal*, quotidien marseillais), mais je ne savais pas les trouver en un seul lieu. Dès que j'ai mis le doigt dans la collection Marabout SF, je suis vite passé, en suivant les auteurs, à Présence du Futur et J'ai Lu SF.

Et pourquoi Marabout ? A cause de l'assidue fréquentation que j'achevais alors de Pocket Marabout : Bob Morane, Doc Savage et consorts. Titres et illustrations de couleur vive sur fond de couverture blanche au papier glacé, il n'en fallait pas plus pour me lancer dans une nouvelle aventure.

En 1969, Bob Morane, je venais juste d'en entendre parler par un compagnon de colonie de vacances qui avait lu *Le Président ne mourra pas* (fausse et impressionnante promesse d'uchronie). C'était pour les grands. La course à la Lune se concluait, le journal de Spirou la mettait en couverture, et ce fut le premier périodique auquel je m'abonnai moi-même. Bien tard. Spirou, le héros, je connaissais un peu, j'avais été impressionné tout petit par des images de zorglumobile, et *Spirou*, le journal, était le premier à dévoiler l'envers de l'écrit. Sous le visage fantasmagique des bureaux hantés par Gaston Lagaffe ou des articles d'Yvan Delporte, Marcinelle se révélait, et la fabrique de l'imaginaire. Ou le prétendait. Plus tard, c'est la rubrique "fanzines" de *Spirou* qui m'a appris et le mot et l'existence même de la chose, et renforcé l'envie de m'y mettre.

Evidemment, j'avais lu des bandes dessinées avant *Spirou*. Guy l'Eclair (cf. supra), Astérix, Blek le Roc, je ne peux renier ma génération. Avant de savoir lire, même, mon frère et moi avions, par chantage à la grève de la faim, obtenu la lecture d'albums de Tintin pendant les repas. Et le premier souvenir que je conserve de la perception d'une belgitude est l'explication que m'avaient donnée mes parents de l'étrange forme du képi des gendarmes dans *Les Bijoux de la Castafiore*.

Vous vous plaindrez à juste titre de cette expédition nostalgique et aussi autocentrée que belgophile. Je crois ne pas être le seul francophone à avoir été marqué à jamais par une grande infusion de culture populaire *made in Belgium*. Et produite par des éditeurs installés dans des villes modestes (même s'ils avaient

des bureaux à Bruxelles, voire à Paris). Pourquoi un tel succès ? Sans doute parce que leur production a été véritablement populaire, qu'elle ne mêlait pas culture et pouvoir. Moins en tout cas que chez les Français. Et que, sachant qu'elle devait conquérir un public qui dépassait largement ses frontières, elle se gardait de toute marque d'origine géographique (ou jouait l'exotisme, de Lucky Luke à Buck Danny). J'ai du mal à m'identifier à un protagoniste parisien ; mais n'étant ni Congolais ni Flamand, je n'éprouve pas de ressentiment historique vis-à-vis d'un impérialisme belge. Quand j'ai appris les attentats de mars 2016 (et autres malheureux événements), j'étais belge beaucoup plus que je n'ai jamais été, disons, Charlie.

J'apprends ce mois-ci que le fandom a été touché au cœur par les événements – les autorités d'un grand pays au sud de la Belgique ont décidé, à l'insu de nos amis fans nordistes, d'annuler la Bradocon (et quelques célébrations lilloises connexes, si j'ai bien compris). D'autres amis du fandom en ont disserté sur facebook. Il me plaît pas de passer autant de temps dans mes éditoriaux sur une actualité qui n'est pas celle du livre (sans majuscule, s'il vous plaît), mais, au risque de me répéter, je donnerai mon opinion : tout le monde peut mourir, et bien des gens le font dans des accidents de la circulation, par exemple. Mais la plupart des gens continuent de vivre, et même de monter dans des voitures. Prévenir les gens des risques, soit, mais annuler, quelle pitoyable erreur. Si résister, cela peut être boire une bière en terrasse, cela doit être aussi aller chiner le long des rues, et lire et écrire n'importe quoi. Y compris les 90% de bêtises que l'exercice comporte en corollaire (et parmi lesquelles vous rangerez, qui sait, cet éditorial).

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Kate ATKINSON
Life After Life

Back Bay Books, janvier 2014,
532 p., \$ 10.00

Première édition : Doubleday (UK),
mars 2013.

Ursula Todd naît en 1910 dans une confortable maison de la campagne des environs de Londres, et meurt immédiatement. Court chapitre ! Dès le chapitre suivant, le médecin qui avait été ralenti par la neige arrive à temps, le bébé nouveau-né est sauvé. Ursula meurt à quatre ans, noyée à la plage. Qu'à cela ne tienne, nous revenons en 1910...

Au bout de quelques essais, au prix de la répétition (plus rapide, avec ce qu'il faut de variation sur un thème connu) des épisodes de la vie enfantine d'Ursula, celle-ci arrive à l'adolescence, puis à l'âge adulte. Mais elle conserve des fantômes de souvenirs de ses vies précédentes, et comprend obscurément que si elle ne veut pas mourir vers huit ans de la grippe espagnole, il lui faut empêcher Bridget, la jeune domestique de la maison, d'aller avec son cavalier aux célébrations de l'armistice à Londres (lieu de contamination maximale). Et pour cela, il faudra que Bridget ait un accident. Grave.

Au gré du hasard et, donc, de quelques coup de pouce plus ou moins délibérés, Ursula va connaître un étonnant faisceau de vies. Elle pourra poursuivre ses études et devenir fonctionnaire, ou faire un mariage d'amour, ou être violée adolescente, devoir abandonner son bébé et vivoter loin de sa famille. Tous les chemins s'achèvent par des variations sur « *Darkness fell* », pour céder la place à une autre naissance.

L'histoire du 20^e siècle n'est pas le sujet principal du roman, mais elle lui fournit un arrière-plan aussi présent qu'oppressant. Ursula traverse le Blitz à

Londres de différentes façons, et y meurt dans différentes circonstances. Plus étonnant, dans une de ses vies, elle trouve un amoureux en Allemagne au cours d'un séjour linguistique, l'épouse, et y reste — et c'est à Berlin en 1945 qu'elle hante une cité bombardée. Mais les pages les plus terrifiantes du livre sont celles qui racontent sa vie d'épouse prisonnière de Derek, un mari aussi raté que violent, qui finit par la tuer.

Atkinson n'est pas le premier auteur à utiliser l'uchronie personnelle, l'idée de raconter les diverses versions de la vie d'une personne qui pourraient découler des points de divergence à chacun des moments-clés ou le protagoniste, ou le hasard, peut prendre un chemin ou un autre. Parce qu'un individu est beaucoup trop riche en potentialités pour qu'on se satisfasse du récit d'une seule de ses vies. En général, les différentes versions d'un personnage s'ignorent mutuellement. Ici, des traces de souvenirs s'infiltrèrent d'une vie à l'autre, et permettent à Ursula de prendre progressivement en main le cours de sa vie. Et même, dans une de ses versions, de choisir le suicide pour reprendre les choses à zéro. «What if you could live again and again, until you got it right?», comme le dit le 4^e de couverture du livre. Je ne peux m'empêcher de comparer ce livre à celui de Sibylle Grimbart, *Avant les Singes* (chroniqué dans ce numéro) : là où l'autrice française dépeint un personnage ballotté au gré de transformations souvent incompréhensibles, prisonnière de la volonté de sa mère, Atkinson crée une protagoniste active, capable de planifier toute une nouvelle vie pour elle-même afin d'aller assassiner Hitler (car la famille qui l'accueille en Bavière se trouve compter Eva Braun parmi ses amis). Même si le livre reste sur le seuil de l'uchronie historique sans s'y engager — Atkinson explique que l'idée de tuer Hitler avant qu'il ait nui l'attirait, mais qu'elle ne se sentait pas capable de dire quelque chose de nouveau par rapport à la somme des œuvres déjà publiées sur ce thème.

Par contre, Atkinson évoque avec une rare intensité les époques de la vie d'Ursula. On croit sentir la campagne anglaise de l'enfance du personnage, qui me rappelle un peu, en légèrement plus moderne, l'atmosphère des romans de la Comtesse de Ségur (sans une once du moralisme bien-pendant de celle-là, bien entendu). On voudrait caresser les chiens, manger la cuisine (même quand elle fait honneur à la piètre réputation de la gastronomie anglaise). On court dans la nuit au son des sirènes et des bombardements. On partage le frisson des amours adultères.

Ursula est une femme de son époque, soumise à d'écrasantes contraintes. Employée du ministère de la défense, elle est consignée aux tâches de dactylographie et de classement. Enceinte à la suite d'un viol (non reconnu comme tel : ce jeune homme est de tellement bonne famille), c'est elle la coupable. Prisonnière d'un mari violent, elle ne peut pas se plaindre. Pourtant, sa meilleure amie dans sa famille n'est ni sa mère (passablement irresponsable), ni son père adoré, ni sa sœur Pam, bonne élève et mère de famille comblée, mais sa tante Izzie, avec sa vie scandaleuse et sa totale insouciance, qui arrive on ne sait comment à écrire une série de romans pour enfants à succès. Izzie résiste à la société qui l'entoure, comme Ursula — le petit ours — résiste à sa vie en opérant des *reboots* radicaux. *Life After Life* est une biographie qui transforme la vie de son sujet en univers, c'est aussi une magnifique ode à la résilience, aux vies qu'on arrive à rebâtir après un traumatisme.

—Pascal J. Thomas

Fantastique

Clive BARKER***Les Évangiles écarlates******(The Scarlet Gospels)***Bragelonne, « L'Ombre »,
janvier 2016, 360 p., 25 €

Réunissant une petite bande hétéroclite d'aventuriers de l'occulte, le détective privé Harry D'Amour se précipite en Enfer pour sauver sa vieille amie Norma Paine. Cette dernière a été enlevée par le Prêtre de l'Enfer, bien plus connu sous le sobriquet de Pinhead, qui veut faire de Harry le Témoin de sa conquête des abysses infernaux.

Après avoir fait un détour par la littérature jeunesse, avec la série *Arabat* (trois tomes de 2002 à 2011), Clive Barker revient à ses premières amours, l'horreur et le gore. Il livre ici ce qui semble être la conclusion de sa saga *Hellraiser* développée, depuis 1986, à travers différents supports : livres, films, bandes dessinées. Outre l'icône Pinhead, il convoque, pour cet épilogue, l'un de ses personnages préférés, le détective privé Harry D'Amour. C'est d'ailleurs lui qui joue le rôle principal de ce récit et que l'on apprend à connaître au fil des pages. Plusieurs flash-back permettent ainsi de découvrir qu'avant les événements de « La dernière illusion »¹, nouvelle où il fait sa première apparition publique, Harry avait déjà eu maille à partir avec le surnaturel. Il est même facile de donner un visage au détective qui a été interprété, sur grand écran, par le comédien Scott Bakula (celui de *Code Quantum* et *Star Trek : Enterprise*) dans le film *Le Maître des*

illusions (Lord of Illusions - 1995) écrit, produit et réalisé par Clive Barker en personne. Outre cette adaptation cinématographique, D'Amour a aussi fait une brève apparition dans *Secret Show* (Albin Michel, 1991) et une beaucoup plus conséquente dans *Everville* (Albin Michel, 1997), deux romans du cycle Livres de l'art. Pour ces *Évangiles écarlates*, l'enquêteur du mystère se fait chef de bande et mène « un dandy, une gouine (...) et une grande folle » au plus profond des royaumes infernaux, là où la mort n'est que souffrance infinie. Il est prêt à prendre tous les risques pour sauver celle qu'il considère comme sa mère de cœur, Norma, cette vieille femme noire et aveugle, capable de communiquer avec les fantômes².

Face à Harry D'Amour, avec ses failles et ses espoirs d'être humain, Clive Barker utilise son méchant le plus célèbre, Pinhead. Aperçu dans la novella *Hellraiser*³, ce dernier a été rendu célèbre par la série de films et de BD dont il fut le terrifiant héros. Doté de pouvoirs magiques incommensurables et d'une haine à la hauteur de son ambition, il veut faire des Enfers son royaume et détruira tous les obstacles qui pourraient se dresser sur sa route, y compris ses frères Cénobites. Cette approche dévastatrice permet à Barker de mettre à bas la mythologie développée dans neuf longs-métrages dont, à l'exception des tout premiers, le romancier refuse la paternité. Il élimine ainsi d'un trait de plume une « prêtresse » et un « frère de très forte corpulence qui portait des lunettes noires » qui renvoient justement à cette série de films.

La traduction de Benoît Domis conserve toute la vitalité de ce récit d'aventures horribles présentées dans

1. La nouvelle « The Last Illusion » a été publiée dans le volume 6 des *Books of Blood* (1985) et traduite en français par Jean-Daniel Brèque dans le tome 6 des *Livres de sang : La Mort, sa vie, son œuvre* publié en France par les Éditions Albin Michel, en 1992.

2. La médium Norma Paine est apparue au côté d'Harry D'Amour dans la nouvelle « Lost Souls » publiée au sein de l'anthologie *Cutting Edge* (1986) dirigée par Dennis Etchison.

3. La novella *The Hellbound Heart* est parue en 1986 et a été traduite en français par Mélanie Fazi sous le titre *Hellraiser* pour Bragelonne, en 2006.

un superbe écrin, papier de qualité, couverture cartonnée avec jaquette.

Trente ans après leur apparition, Clive Barker semble donc vouloir conclure la carrière de ses personnages les plus célèbres. Il le fait avec brio et flamboyance dans un roman qui se lit d'une seule traite.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Fabienne BETTING

***Bons baisers de
Mesménie***

Autrement, mai 2016, 394 p.,
19,50 €

Les pays imaginaires font partie du voisinage immédiat de ce qui nous intéresse ici. Bon prétexte pour fourguer ici quelques lignes sur cette histoire passablement déjantée, où un narrateur passablement raté a acquis des rudiments de la langue locale (en fait « à peine un dialecte ou un patois parlé par une poignée de paysans dégénérés ») parce que la lectrice, à la Sorbonne, portait des jupes vraiment très courtes. D'où sa réponse à une annonce demandant un traducteur : début du succès (ne rêvez pas, ça ne marche pas avec les autres langues, du moins pour ce que j'en sais) et des emmerdes, d'autant que la Mesménie est assez fatalement pourvue d'une mafia locale.

Le pays lui-même est une « verrue » d'un peu moins de 1 600 km² et d'un peu moins de 16 000 habitants, et est « coincé entre la Russie et l'Estonie ». Et la description, à partir de ce qu'en a dit la lectrice sus-évoquée, est assez moyennement enthousiasmante : « Même son nom est vilain. Je l'aurais inventé, je n'aurais pas fait pire [...] Là bas, on a l'impression que l'homme et la nature se sont concertés pour effacer toute beauté : une végétation quelconque, d'un vert uniformément chiasseux, pousse sur un terrain quelconque, ni vraiment plat, ni

tout à fait vallonné ; en automne, les feuilles pourrissent sur leur branche sans prendre de jolies couleurs comme elles le font partout ailleurs ; en hiver, la neige tombe du ciel déjà grisâtre et recouvre toute chose d'un voile de poussière déprimant. Dans les villes, il n'y a que des rues étroites et rectilignes bordées d'immeubles en béton, gris et carrés, avec des grandes portes noires et des petites fenêtres carrées, comme les yeux du fourbe dans les films d'espionnage des années 1950, ceux en noir et blanc. Les passants ne s'y promènent pas : ils marchent d'un pas pressé ben regardant le sol jonché de papiers gras et les eaux d'égout qui s'écoulent le long des trottoirs en répandant leur abominable odeur. » Le matériel publicitaire accompagnant le livre précise que la monnaie est la graine du chou local, que le plat traditionnel est à base de semoule et de chou local, que le drapeau, de deux verts ternes mais différents de part et d'autre d'une diagonale, porte en son centre un chou vert, que la température hivernale moyenne est de moins cinq degrés, l'estivale de plus cinq. Parmi les cinq mots-clés translittérés du cyrillique figurent « Ouitch », « Morsure de gros lapin albinos, typique du nord » du pays, « Aïeglagla », « Brouillard givrant » et un terme imprononçable et kilométrique signifiant touriste mais dont le sens littéral est « Étranger privé du sens de l'orientation ayant pénétré en Mesménie par erreur ».

On voit que tout ceci est fort enthousiasmant, et rappelle quelque peu certains des *Dingodossiers* de Goscinny et Gotlib. Cela a-t-il pour autant un rapport la science-fiction ? C'est une autre question, et je vous remercie de l'avoir posée....

—Éric Vial

Science Fiction

Ted CHIANG
***Stories of Your Life
 and Others***

Small Beer Press, 2010, 286 p.,
 \$ 16.00

Première édition: Tor Books, 2002.

En français : *La Tour de Babylone*,
 Denoël, « Lunes d'Encre », 2006.

Ted Chiang fait figure, comme disent les Américains, de « secret le mieux gardé » de la SF : admiré par ses pairs, adulé par un petit cercle de lecteurs, il n'est ni une célébrité ni une vedette de l'édition. Tout ceci pourrait changer avec le film tiré de la nouvelle « Story of Your Life » (mis en scène par Denis Villeneuve, il doit sortir en 2016) ; mais si on en juge que l'abondante filmographie inspirée par Philip K. Dick a pris pour accorder à l'écrivain une célébrité posthume, il faudra peut-être une poignée de décennies pour l'effet s'en fasse sentir...

Rentrer dans une nouvelle de Chiang, c'est à chaque fois se faire coller une claquette conceptuelle. Pas parce que ses idées sont absolument nouvelles : on peut trouver des traces d'*Abattoir 5* dans « Story of Your Life », ou de *Des Fleurs pour Algernon* dans « Understand », par exemple. Mais parce que Chiang, non seulement élabore sur ses points de départ des développements impitoyablement logiques (c'est la méthode dont se réclame la SF, normalement), mais parce qu'à chaque fois il éclaire au passage des aspects de la question auxquels personne ne semblait avoir pensé avant.

Face à un recueil, le critique aime à tracer des parallèles, à relever des constantes dans la production de l'écrivain, au-delà de l'apparente diversité des récits. Echec pour Chiang : comme une balle de ping-pong, nous sommes sèchement renvoyés d'un univers à un

autre, avec à peine le temps de se dire, « tiens, encore des maths », ou, « tiens, encore de la religion » (mais si peu).

L'édition française, dans son choix de titre et de couverture, a choisi de privilégier l'aspect religieux. Enfin, mythologique plus que religieux à proprement parler : quand Chiang s'attaque à la tour de Babel, il parle briques et brouettes. Mais la Tour monte vraiment jusqu'au ciel, qui est un solide plafond rocheux. On suit les aventures d'un mineur, qui doit aller ouvrir les « coffres du Ciel », car on suppose le Ciel riche, quoique dangereux, puisqu'il contient toute l'eau qui tombe en pluie de temps à autre⁴. Le texte s'achève en pirouette topologique, après avoir vidé Babel de tout contenu moral.

La même entreprise de dé-moralisation de la religion est à l'œuvre dans la nouvelle inspirée par le Livre de Job, « Hell is the absence of God ». La religion est dans cet univers incontestablement véridique : anges, miracles, Enfer et Paradis sont visibles de tous (le plafond de l'Enfer, par exemple, se fait de temps à autre transparent, qu'on puisse voir qui y est enfermé). Mais les anges se manifestent comme des tornades de feu, qui font plus de mal que de bien, et il est impossible d'établir la moindre corrélation entre foi sincère (ou bonnes œuvres, au demeurant) et entrée au Paradis. Et le Job de l'histoire est plutôt un Orphée désespéré. Débrouillez-vous avec ça.

Dans « 72 Letters », la religion de référence est juive. Il n'est plus question de foi, mais d'utilitarisme : les kabbalistes sont les maîtres de l'industrie naissante de l'automation — qui s'est construite sur une perfection du principe du Golem, qui (comme vous le savez sûrement) se meut quand il est muni d'une bande de papier portant le mot \aleph (*vérité*), mais s'immobilise si on efface l'aleph du début pour n'écrire que \aleph (*mort*). Cette version

4. « Et Dieu fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue. Et cela fut ainsi. »

fantasmagique des machines de Turing se mélange à des questions sur la génération des êtres vivants — dont toutes les générations à venir sont inscrites d'avance dans les spermatozoïdes des individus vivants — et sur les pertes d'emploi liées à l'automatisation. On criera sans doute « steampunk ! » parce les personnages ont un côté farouchement victorien, mais c'est surtout un cocktail intellectuel puissamment psychédélique.

La couverture de l'édition américaine du recueil, qui montre le relief d'un visage humain esquissé dans des lignes de formules, met l'accent sur les mathématiques plus que sur la religion. Et l'idée de base de « 72 Letters » est aussi un jeu mathématique. Les mathématiques jouent un rôle de premier plan dans « Division by Zero » et « Story of Your Life ».

Dans la première, une mathématicienne découvre une contradiction à l'intérieur de l'arithmétique — le genre de choses dont Gödel avait montré qu'on ne pouvait les exclure logiquement. La cohérence des mathématiques s'effondre, même si, souligne le texte, leur (invraisemblable) utilité dans l'explication du monde naturel n'en est pas affectée ; et la protagoniste sent vaciller sa propre raison, indissolublement liée à l'édifice intellectuel auquel elle a consacré sa vie professionnelle. Son couple ne résiste pas à cette terreur quasi-métaphysique.

Les mathématiques créées par une espèce étrangère au cours de sa découverte de l'univers seraient-elles traduisibles dans le langage des nôtres ? « Story of Your Life » est l'histoire de la vie d'une jeune femme, de sa naissance à sa mort, dans le désordre, racontée par sa mère. Celle-ci est linguiste, et chargée d'apprendre le langage des extra-terrestres qui viennent de poser sur Terre une ribambelle de stations de vidéoconférence holographique. Leur vision de la physique n'a pas de concept de causalité. Toutes leurs lois physiques s'écrivent comme des principes variationnels : on déduit, par exemple, la

trajectoire d'un point matériel en écrivant que la courbe minimise une certaine fonctionnelle, une quantité qui dépend de la courbe ; le texte donne l'exemple de la loi de Fermat, qui explique la réfraction de la lumière quand elle passe d'un milieu à un autre par le fait que le chemin suivi minimise le temps de parcours — ce qui pose un problème philosophique : comment le rayon de lumière « sait-il » où il doit aller dès qu'il franchit la surface qui sépare les deux milieux (air et eau par exemple), avant d'avoir atteint le point d'arrivée qu'on utilise pour poser le problème de minimisation du temps de parcours... Le problème n'est sans doute qu'apparent, mais Chiang l'utilise pour imaginer des extra-terrestres qui voient le temps globalement — comme les habitants de la planète Tralfamadore dans *Abattoir 5* de Vonnegut. Plus radicalement, en apprenant le langage des extra-terrestres, sa protagoniste linguiste acquiert cette même capacité à voir le déroulement de sa vie dans son ensemble.

La nouvelle est captivante à la fois par sa distillation de l'information, par sa charge émotionnelle et par ses descriptions précises des principes scientifiques et linguistiques impliqués. J'en suis resté bouche bée.

Alors, il est difficile après un tel sommet de dire beaucoup de choses sur « Understand », qui est pourtant une variation raffinée et très finement réfléchie sur l'apparition des surhommes, leurs tentatives de se déceler dans la foule humaine, et les luttes qui peuvent les opposer. Ou sur « Liking what you see », qui met en scène de façon astucieusement polyphonique l'éternelle question de la beauté, et de son influence induite sur les actions humaines.

Une seule certitude quand on entame une nouvelle de Chiang : la surprise. Et si ce recueil est, il est vrai, déjà ancien, je ne vous dis pas la chance que vous avez si vous ne l'avez pas encore lu : il vous reste une raison de vivre...

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

James DASHNER
Le Jeu du Maître,
tome 1

(The Eye of Minds)

Pocket, « Jeunesse », mars 2016,
 288 p., 16,90 €

Fuyant un quotidien sans intérêt, Michael préfère sécher l'école et plonger dans la réalité virtuelle des jeux du VirtNet. Il est sur le point d'accéder à l'ultime niveau de *LifeBlood*, le jeu à la mode, et voici qu'il est contacté par les autorités pour enquêter sur des morts mystérieuses, mais bien réelles, liées au jeu. Avec ses amis Sarah et Bryson, alors que leurs corps sont reliés à des capteurs dans des sortes de sarcophages, leurs avatars partent à la recherche de l'intelligence maléfique qui se cache derrière ces disparitions.

Après sa trilogie post-apocalyptique, *L'Épreuve* (trois volumes publiés par Pocket Jeunesse entre 2012 et 2014, et la série de films qui va avec), James Dashner se lance à la conquête de nouveaux univers, virtuels et persistants. Si les jeunes lecteurs peuvent s'identifier avec des héros de leur âge qui, dans le futur proche du roman, bénéficient des dernières avancées technologiques rendant les jeux vidéo de plus en plus semblables au réel, les jeux conçus par Dashner manquent singulièrement d'inventivité et de folie. Au détour d'une page ou deux, on peut apercevoir ce qui pourrait être un clin d'œil à *Matrix*, même si le monde de *LifeBlood* n'a que peu de choses à voir avec la matrice de Néo. En effet, si l'on joue au jeu des ressemblances, *Le Jeu du Maître* fait irrésistiblement penser à l'univers complexe de *.hack*. Véritable phénomène multisupport développé à l'aube des années 2000 par la société nipponne Bandai, *.hack* se décline ainsi à travers des romans, des mangas,

des séries d'animation, des jeux de cartes et des jeux vidéo. Interconnectées, les histoires disponibles sur ces différents supports permettent de visiter l'univers persistant de *The World*, un MMORPG situé dans un monde de fantasy. Tout comme dans *Le Jeu du Maître*, certains joueurs de *The World* sont victimes d'un mal étrange qui les plonge dans le coma sans que les administrateurs du réseau ne parviennent à savoir si cela est la conséquence d'un bug, d'un virus ou d'une intelligence artificielle devenue folle.

S'inspirant de thématiques identiques, James Dashner reste cependant bien moins convaincant que les mondes interconnectés de *.hack*. Le retournement final de son roman, après une longue quête suivant un banal sentier, ponctuée de rencontres un peu trop convenues, est bienvenu et montre la parfaite maîtrise technique du romancier même si son univers virtuel peine à emporter l'enthousiasme.

Adapté sur grand écran, comme son cycle *L'Épreuve*, avec une bonne dose d'effets spéciaux et une équipe de script doctors, *Le Jeu du Maître* peut se transformer en un très honorable scénario de *blockbuster* à l'américaine.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Dominique DOUAY
La fenêtre de Diane

Les moutons électriques,
 « La Bibliothèque Voltaïque »,
 septembre 2015, 304 p., 23 €

Dominique Douay n'en finit pas de revenir. Après *Car les temps changent*⁵, paru directement dans « Hélios » — la collection de poche des Indés de l'Imaginaire — où il tenait compagnie à

5. Que nous avons eu le plaisir de mentionner dans ces pages : cf. KWS 75, mai 2015.

deux rééditions de ses romans essentiels des années 1970-80, voici un roman d'une autre ampleur.

La couverture cartonnée et la jaquette gris perle impressionneront au premier abord ; elles sont avant tout le vêtement d'une intrigue complexe et développée. Pour vous en donner une idée, nous visitons divers épisodes de la vie de Gabriel Goggelaye, né dans les années 1950, qui après une adolescence timide va travailler dans des cabinets ministériels au début des années Mitterrand, et réaliser en tant qu'expert un certain nombre de missions à l'étranger. Ce qui l'amène notamment à séjourner plusieurs fois en Roumanie. Et surtout, en 1986, à l'occasion d'une mission au Burkina Faso, et à cause d'une lettre reçue à Paris qui avait piqué sa curiosité, à aller au cœur du pays Butua pour rencontrer le mystérieux Chef Kambou-Hien, personnage hors du commun dont il devient une sorte de disciple pendant trois semaines.

Rien là de totalement extraordinaire. S'il n'y avait ces occasionnels souvenirs du futur qui viennent le tourmenter. Et les fantômes qu'il croit apercevoir, qui le surveille (et souvent lui fait perdre ses moyens) à chaque fois qu'il s'apprête à faire l'amour. Et ce sentiment, pendant l'acte, qu'il quitte son propre corps pour se glisser dans les organes internes de sa partenaire, et qu'il y éradique des maladies sournoises sur le point d'éclorre.

Si Goggelaye occupe la majeure partie du roman, il n'est pas seul. On comprend progressivement que sa vie n'est qu'un fil-monde dans la Protée, un gigantesque ensemble d'univers parallèles dont tout le déroulement est stockée dans le Livre, une planète artificielle aux confins de la galaxie. Nous partageons aussi le point de vue des trois personnages qui l'épient, un Lecteur, un Surveillant et un Très Haut, tous intégrés dans la hiérarchie de l'organisation (extra-terrestre) qui décrypte le Livre. Auquel il faut ajouter la fameuse Diane, une machine intelligente, arrivée là avec les deux astronautes dont elle avait la garde, Atlan et Berenski.

Certains des passages mettant en scène ce trio avaient fait l'objet d'une publication séparée en 2014 comme nouvelle, « Pas de deux sur la planète des ombres »⁶. Pour eux, il ne fait pas de doute que Goggelaye est doté de pouvoirs exceptionnels, sans qu'ils soient vraiment sûrs s'il modifie le fil dans lequel il vit, ou s'il arrive à faire glisser sa conscience d'un fil à un autre, plus satisfaisant pour lui. Quoiqu'il en soit, le Lecteur, qui a dû quitter le tranquille détachement qu'implique sa charge pour se plonger dans la vie des mondes de la Protée, a une mission bien précise à confier à Goggelaye, et va ordonner dans ce but les épisodes de sa vie.

On retrouve dans ce récit des éléments présents depuis longtemps dans l'œuvre de Douay. Comme dans *Strates*, un homme d'âge moyen a l'occasion de revenir sur sa vie, et notamment sur sa vie sexuelle d'adolescent, au cours de laquelle il est séduit par des femmes plus âgées. Le personnage de Goggelaye me semble toutefois décrit avec beaucoup plus de profondeur (comparaison qui, hélas, repose sur des souvenirs de lecture bien lointains).

On relève aussi la présence de plusieurs morceaux de véritable Dominique Douay dans la recette. Sans doute, les cabinets ministériels en 1982. Et on reconnaît aisément (au-delà de Philip K. Dick, nommé, et dont le décès sert de marqueur temporel) deux directeurs de collection de SF de l'époque, dont les noms de famille sont des prénoms à une lettre près ; et, sous un nom moins transparent, un auteur de SF français qui a connu une bien mauvaise fin. N'ayant pas une grande connaissance de la biographie de l'auteur de chair et d'os, je ne peux dire si d'autres fragments relèvent de l'autobiographie déguisée. Le récit en a souvent l'épaisseur. Les descriptions du Burkina Faso, notamment, ont un relief remarquable (en

6. Elle avait été finaliste du Prix Rosny aîné, mais ne m'avait pas convaincu en tant que texte séparé, cf. encore *KWS* 75, mai 2015.

tout cas pour quelqu'un comme moi qui n'y suis jamais allé) et pas mal d'humour.

Sans que c'en soit une conséquence, l'intrigue a aussi plus de poids émotionnel que dans bien des romans d'exploration hallucinatoire (dont Douay en particulier, et la SF française en général, étaient friands entre 1970 et 1985). Sans jamais la connaître, on finit par se soucier du sort de Zuzana, et s'attendrir de la dévotion que lui manifeste la grosse brute qui a décidé de se consacrer à elle. J'avoue avoir été moins saisi par les dialogues entre les personnages de la planète du Livre, dont les rapports sont trop schématiques, et les caractères trop raidement définis (bien que capables de changer). Mais ce n'est que détail sur l'ensemble. Patrice Duvic analysait la « nouvelle SF française » des années 70 en la comparant au cinéma fantastique français : l'intrigue suivait en général l'enfoncement progressif dans le domaine du rêve d'un protagoniste passif. Si *La fenêtre de Diane* partage bien des caractéristiques avec la SF française des années 70, elle s'en détache, finalement, par l'attitude de son protagoniste, qui apprend à prendre ses rêves en main et à changer son univers.

Dominique Douay n'en finit pas de revenir. Au moment où vous lisez ces lignes, un autre roman est déjà paru dans la même collection, *Brume de cendres*, qui se situe dans le même univers de la Protée. Une lecture qui va devenir pour moi obligatoire après celle de *La fenêtre de Diane* — ainsi va l'addiction littéraire !

—Pascal J. Thomas

Histoire Secrète

Umberto ECO
Numéro zéro
(Numero Zero)

Grasset, mai 2015, 218 p., 19 €

Comme toute mythologie ou paramythologie, l'Histoire secrète est exactement l'inverse de ce qui nous intéresse ou est supposé nous intéresser ici : non pas un effort d'imagination pour partir du réel et en déduire explicitement autre chose, mais un effort tout aussi grand pour partir d'autre chose et arriver au réel, c'est-à-dire prétendre expliquer ce dernier. Au premier degré, cela mène aisément à des catastrophes. Mais l'inversion même peut susciter l'intérêt, et surtout Umberto Eco, dont *Numéro Zéro* fut le dernier roman, jouait avec dextérité, et distanciation, de cette Histoire secrète. On l'a vu avec *Le Cimetière de Prague*, on le revoit ici. Et cela justifie d'en parler. Même en dehors d'une allusion, vers la fin, à Kurt Vonnegut, dans un roman où les références littéraires explicites n'abondent pas.

Bien des choses peuvent échapper au lecteur de notre côté des Alpes, qui par exemple peut fort bien ne pas savoir à quoi renvoie un titre de journal comme « la voix de l'égout » alors que bien des Italiens reconnaîtront dans *la voce della fogna* une référence directe aux autoreprésentations et aux titres de leur extrême-extrême-droite d'alors, en particulier estudiantine. Bien des choses demandent aussi qu'on lui rafraichisse la mémoire. A commencer par la date des événements : 1992, soit l'année du basculement complet de la vie politique transalpine, du passage de presque un demi-siècle de domination d'un parti de centre droit qui avait fourni tous les chefs de gouvernement de 1945 à 1981 — et par la suite, quand il n'a plus pu maintenir ce

monopole, variant ses alliances en fonction des nécessités, au moins la moitié des ministres de façon permanente — à une alternance systématique de deux coalitions, constituées à partir de la reconversion des oppositions antérieures de gauche et de droite après explosion (et en général disparition) des partis de gouvernement, et passage par la case prison de nombre d'élus dont les mains avaient trop traîné dans des pots de confiture. On en voit d'ailleurs le début avec les enquêtes de magistrats, encouragés par le premier vote — un référendum — où les partis au pouvoir se soient retrouvés en minorité absolue, et le début des arrestations qui firent bien plus que décimer la classe politique. Le début aussi de l'ascension politique d'un certain Silvio Berlusconi, forcé de se mettre à son compte dans ce domaine après avoir perdu ses complices et obligés gouvernementaux, et dont il n'est pas interdit d'imaginer qu'il pourrait avoir quelque ressemblances avec un investisseur désireux d'être ainsi coopté dans l'élite des décideurs, et qui finance la réalisation *a posteriori* de numéros d'essai d'un quotidien de commentaire : l'intention (on *spoile* un peu ici...) n'est pas que le journal se fasse, même si on ne l'a pas dit à la toute petite équipe de bras variablement cassés qui a été réunie, mais seulement au narrateur, prié de suivre l'aventure en la racontant de la façon la plus rentable possible en termes d'image, sans grand souci de vérité. Intéressant jeu de faux-semblants dans le cadre d'un passé proche reconstitué, où par exemple l'on explique avec des arguments remarquablement raisonnables pourquoi les téléphones portables, d'ailleurs trop chers, n'ont strictement aucun avenir. Le décor permet par ailleurs quelques morceaux de bravoure, par exemple sur les formules toutes faites nécessaires au journalisme.

Et ce même décor permet une démonstration de logique complotiste, exécutée par un des membres de l'équipe, qui commence à expliquer que même s'il

ne saurait se prononcer il n'est pas évident du tout que l'on soit réellement allé sur la Lune, et à partir de là rebrosse un demi-siècle d'Histoire italienne, depuis l'exécution de Mussolini au printemps 1945 (et à partir de là, on *spoile* beaucoup). En utilisant un thème déjà utilisé autrefois du point de vue romanesque pour Napoléon, celui du sosie. En supposant que c'en est un qui a été tué et dont le corps défiguré a été pendu par les pieds à une pompe à essence d'une place milanaise, que le vrai *Duce* est passé un peu plus tôt par les souterrains du Château Sforzesco de la même ville puis par des couvents complaisants avant d'arriver en Argentine. Suit un détour par *Stay behind*, ou pour l'Italie *Gladio*, réseau très secret (à l'existence fort bien attestée en Italie et en Belgique, alors qu'on en a étrangement peu parlé dans certain pays allant de l'une à l'autre) supposé assurer une Résistance intérieure en cas d'invasion soviétique mais peut-être aussi en cas de résultats électoraux déplaisant à la CIA, par la « loge P2 » structure maçonnique fortement autonomisée, regroupant des élites économiques, politiques, militaires, voire religieuses, avec un projet de « démocratie » que l'on qualifiera pudiquement d'autoritaire, et par la mystérieuse et en principe farcesque tentative de putsch du prince Junio Valerio Borghese, ancien chef de troupes d'élite mussolinienne, appuyé sur des gardes-forestiers (mais en Italie ceux-ci sont militarisés) occupant une nuit le ministère de l'Intérieur avant de s'évanouir au matin : c'était en 1970, un an après le début des attentats correspondant à la « stratégie de la tension » et dont il est fort bien attesté maintenant qu'il s'agissait de provocations destinées à enrayer une évolution de la société vers la gauche (en termes de libertés publiques et de répartition des revenus). Le mélange des deux éléments (Mussolini et *Gladio*, pour ceux qui ne suivent pas) amène à l'idée d'une tentative pour assurer un retour de l'ancien

dictateur, enrayée par sa seule mort là-bas, en Argentine. On pourrait objecter à la vraisemblance de ce plan l'absence de réelle nostalgie pour la période fasciste, fiasco tant du point de vue de ses objectifs affichés que de celui de tout projet raisonnable, mais on peut imaginer une exploitation du mussolinisme diffus distinguant le personnage de son entourage, par un nouvel entourage tout aussi détestable mais se rendant provisoirement transparent aux naïfs. S'y ajoutent des considérations sur le tournant que prennent alors les événements, sur la naissance et la manipulation des Brigades rouges, sur la mort du pape Jean-Paul 1er, sur les changements d'orientation de son successeur Jean-Paul 2 après un attentat contre lui...

Tout se mélange comme dans les délires complotistes réels, les pièces de puzzle s'insèrent les une dans les autres comme quand on tape dessus avec un marteau (ce qui n'a jamais été à conseiller pour le résultat final). On suit le récit, on marche un instant, on se reprend en se rappelant un instant du personnage qui élucubre ainsi, jusqu'à ce que le récit donne raison à ce dernier à ses extrêmes dépens, puisqu'il est assassiné. Et que commence la cavale esquissée au tout début du roman avant le grand flash-back occupant l'essentiel de celui-ci, et que tout se termine par des considérations désabusées sur l'imperméabilisation des Italiens face aux complots et aux manipulations. Faits avérés et suppositions ébouriffées se sont assez concaténés pour se fondre et se rendre impossibles à distinguer, et le lecteur ne sait plus très bien où il en est, ni où en est la réalité. Avec la vérité, c'est-à-dire ailleurs, serait-il tentant de dire... L'auteur joueur de bonneteau s'est fait oublier et sa façon de présenter les choses rend impossible à saisir sa position réelle – et peut-être est-ce ce jeu même qui rend plausible le classement du roman à relative proximité de ce qui nous intéresse ici d'ordinaire. A moins qu'on puisse

développer l'idée que cette Histoire secrète, qui nous laisse dans un monde exactement semblable à celui que nous connaissons, a quelque chose à voir avec le fantastique selon Todorov, où l'irruption du surmonde peut faire des dégâts mais ne laisse pas de traces permettant de la considérer comme réelle : ce n'est qu'un cousinage lointain, mais peut-être est-ce une piste.

—Eric Vial

Fantastique

Valerio EVANGELISTI
La luce di Orione

Mondadori, « Piccola Biblioteca Oscar », 2008, 350 p., 9,50 €

Publié en français sous le titre *La Lumière d'Orion*, La Volte, 2015.

Sans doute moins délibérément que ne l'avait fait Umberto Eco pour son Guillaume de Baskerville (un franciscain ! *Vade retro !*), Evangelisti, avec le temps, donne à son protagoniste Nicolas Eymereich les traits de Sherlock Holmes. Affirmons tout au moins qu'il l'a doté d'un faire-valoir, Pedro⁷ Bagueny, sans cesse ébahi par les déductions du grand homme, sans cesse en quête d'explications que ce dernier ne concède que par bribes, et avec la brusquerie qu'on lui connaît.

Nous sommes en 1366, et malgré les noises qu'on lui cherche (comment oser de plaindre qu'on livre allègrement les hérétiques au bras séculier?⁸), Nicolas Eymereich se débrouille pour embarquer sur les galères de la Croisade Savoyarde

7. Les travaux hispanophones ont pour coutume de rendre les noms de famille des personnages historiques catalans en catalan, et les prénoms en castillan (alors que les documents d'époque, en latin, écrivaient *Petrus Baguerii*). Mais je pinaille. Le Bagueny historique fut pendant des années l'adjoind d'Eymereich, et le remplaça pendant son expulsion par le roi Pere III de 1375 à 1380, et après sa mort en 1399.

8. « Ho applicato il diritto e la giustizia », citation tirée de *Dialogus contra lulistas*, p. 9.

menée par le comte Amédée, après une escale à Padoue où il rencontre Pétrarque. La rencontre se passe mal, on s'en doute (c'est un Franciscain), Eymerich détestant autant les œuvres du poète que son intérêt pour les traités de magie et les fresques païennes qu'il inspire à Altichiero pour le palais de Francesco da Carrara.

Ces images qui mettent Eymerich mal à l'aise vont le poursuivre tout au long de son voyage, qui l'amène à Constantinople qu'Amédée est censé défendre contre les Turcs en échange d'une conversion au catholicisme de l'Eglise orthodoxe grecque. Tout cet aspect est fort bien documenté, escales en Dalmatie, prise de Gallipoli, collaboration du roi (gênois) de Lesbos, captivité de l'empereur Paléologue en Bulgarie... nous renverrons le lecteur à ses références préférées, ou à Wikipedia. Eymerich s'intéresse assez peu au sort des « schismatiques » orthodoxes, mais voit l'empreinte de démons dans les phénomènes extraordinaires dont l'expédition et Byzantins sont témoins, notamment l'apparition de monstres géants progressant chaque nuit vers la ville au travers des eaux de la Corne d'Or, et repoussés à grand peine (et à grand renfort d'arbalètes). Le voile ne se lèvera que peu à peu. Il y a, on s'en doute, du stupre, de la magie ratée, et de la corruption monastique.

Et une pincée de communication transtemporelle, comme toujours chez Eymerich, qui saupoudre le roman de chapitres situés dans notre futur, dans le cadre de la lutte entre ce qui reste de l'Occident et la RACHE, décrite ici comme « nazi-communiste » et ayant intégrée dans ses rangs, en un syncrétisme bien plus bizarre, des fanatiques islamistes. On retrouve Frullifer, savant littéralement fou, mettant en pratique les théories d'Alain Aspect... On pourrait parler là de SF. Mais dans le cadre d'un texte de SF, on se fendrait d'une explication, aussi capillotractée fût-elle, à coup de paradoxes temporels ou de je ne sais quoi, pour expliquer que la lumière de Betelgeuse, qui met des années pour

arriver sur notre planète, devrait s'arrêter à l'instant où on procède à une expérience dans un laboratoire terrien. La teinture de blouse blanche et d'éprouvettes utilisée par Evangelisti ne suffit pas, à mon sens, à téléporter ce roman cryptohistorico-horifique dans la SF (on aurait pourtant aimé qu'il porte autant d'attention à ce côté-là qu'à l'historique).

On se gardera au demeurant de s'en plaindre. *Horror* est le terme le plus approprié pour décrire l'atmosphère du livre ; le dégoût suinte de chaque pore du texte, et l'auteur déploie un étonnant éventail terminologique sur ce thème. Il faut dire qu'Eymerich est dégoûté par toutes les sécrétions corporelles, par les insectes, par les femmes, et même par le vin sucré et épicé cher aux Byzantins. Il a donc mainte occasion d'exprimer sa révulsion. Mais il conserve aussi en toute occasion sa maîtrise de soi, et son esprit impitoyablement logique. Ce qui lui permet de constater que malgré sa réticence à toute autorité supérieure à lui (au-delà de celle de Dieu, dont il pense connaître la volonté suffisamment bien pour se permettre des désobéissances qui vont jusqu'aux faux en écritures papales), il s'est fait manipuler tout au long de son aventure — une fois n'est pas coutume !

L'auteur s'offre le luxe de glisser dans le texte quelques remarques qui s'appliquent aussi bien à notre présent. Ainsi de son analyse de la crise économique de l'Empire byzantin, privé de revenus par une série de décisions à courte vue (rappelons que ce livre est paru en 2007) : « [N]iente più tasse, e diritto di eredità delle terre (...). [S]i diffuse l'idea errata che lo Stato fosse per definizione inefficiente, rispetto ai proprietari privati⁹. (...) Ognuno fu lasciato libero di commerciare ciò che voleva, a suo arbitrio. [G]li arconti (...) si arricchirono enormemente grazie all'evasione delle imposte e alle speculazioni terriere. (...) In

9. « Plus de taxes, et les terres sont devenues héréditaires. On a répandu l'idée que l'Etat était par définition inefficace, par rapport aux propriétaires privés. »

una parola, il debito dello Stato salì alle stelle¹⁰ » (p. 208).

Notez, l'auteur est encore plus perspicace et prophétique quand il nous prédit les ESPE¹¹ dans les paroles d'un eunuque impérial : « “Nel caso della scuola, temo che molto sia dipeso dal prevalere dell'arte de la retorica, e soprattutto dall'esercizio della schedografia (...). Consiste nell'esprimere tesi e concetti col minor numero di parole e di difficoltà grammaticali. Nessuno capisce più cosa dicono i nostri retori¹².” (...) Eymerich (...) [i]ndicò la fila degli studenti (...). “Costoro studiano questo? Come parlare senza farsi capire?” »¹³ (p. 234).

Total, vous aurez dans ce roman un chapelet de scènes *gore*, le plaisir du roman historique consistant à suivre les versions fictives d'une poignée de personnages réels (plus ou moins célèbres, il est vrai), le plaisir du roman d'investigation — et celui d'un cocktail servi toujours sec. Réservez m'en.

—Pascal J. Thomas

10. « Chacun fut laissé libre de vendre ce qu'il voulait, comme il voulait. Les archontes s'enrichirent énormément grâce à l'évasion fiscale et aux spéculations terriennes. En un mot, la dette de l'Etat s'est emballée. »

11. Ecoles Supérieures du Professorat et de l'Education, ou ex-IFUM, qui étaient là depuis un moment, il est vrai. On me dira que je suis mauvaise langue. Pas tant que ça.

12. Allez, je traduis, de peur que vous ne me preniez pour un rhéteur byzantin : « En ce qui concerne les écoles, j'ai bien peur que beaucoup dépende de la suprématie de l'art de la rhétorique, et surtout de l'exercice de la schédographie. Il consiste à exprimer thèses et concepts avec le plus petit nombre de mots et de difficultés grammaticales. Personne ne comprend plus ce que disent nos rhéteurs. »

13. « Eymerich désigna la file d'étudiants (...) “Ceux-là, ils apprennent ça ? A parler sans se faire comprendre ?” ».

Fantastique

Roman H. GREY
Journal d'une
infection

House Made of Dawn éditions,
collection « Court Lettrage »,
2015, 32 p. (format Pdf),
1,99 euros.

Le thème du zombie est à la mode et chaque auteur tente, avec plus ou moins de réussite, d'y apporter une variation suffisante pour capter l'attention du lecteur. Dans cette longue nouvelle (ou ce très très court roman selon le point de vue), Roman H. Grey reprend à son compte l'origine virale de la zombification et lui invente un traitement palliatif qui permet à l'infecté de ne pas se transformer en cannibale.

L'auteur utilisant un acronyme pour désigner ce virus et faisant le choix d'une transmission par voie sexuelle, on ne peut bien évidemment que faire le rapprochement avec ce fléau qu'est le SIDA. Ainsi, le narrateur de ce *Journal d'une infection* découvre qu'il est porteur du virus après avoir trompé sa compagne avec une inconnue. Alors qu'il avait atteint le Saint Graal de sa carrière, lui le petit scénariste français exilé en Angleterre devenu le créateur et le *showrunner* d'une série télé à succès de la BBC, le voici qui risque de tout perdre pour un stupide écart de conduite.

Ce sont ses craintes, ses doutes et son quotidien qu'il couche sur le papier de ce *Journal d'une infection* qui couvre, avec quelques ellipses, les cinq derniers mois de sa vie, du 17 juillet au 13 décembre 2017.

Rapide et efficace, ce *Journal d'une infection* pourrait n'être que les « bonnes feuilles » d'un roman bien plus long qui nous ferait alors découvrir plus en détail ce virus ZCV et ce monde qui fait

semblant de le maîtriser. C'est tout le mal que l'on peut souhaiter à Roman H. Grey.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Sybille GRIMBERT
Avant les Singes

Éditions Anne Carrière, janvier
2016, 210 p., 17 €

Quand peut-on dire qu'un livre truffé des tropes de la SF est vraiment de la SF ? Réponse au choix : quand il est écrit par un auteur déjà connu comme auteur de SF ; quand il paraît dans une collection de SF ; quand *KWS* en parle (non !) ; quand l'auteur s'inscrit dans un dialogue avec le corpus des autres œuvres de SF (le mégatexte SF, si vous préférez). On le sait, j'ai un faible pour la dernière réponse. Le livre présentement posé sur mon écritoire m'amènera peut-être à l'affiner.

Sabine doit se rendre dans un hôtel de Zermatt pour assister à la remise d'un prix d'innovation à son mari, Romain. Il a mis au point une étonnante pilule, baptisée Yourself, qui, nous l'apprendrons au cours du récit, permet à chacun de donner à sa personne une importance démesurée.

Rien, hélas, ne se déroule comme prévu. Sabine s'est sentie bridée toute sa vie par sa mère Valérie, qui lui avait fait accepter un emploi dans sa compagnie de papiers peints dans la foulée l'accident bénin qui avait mis un terme à ses espoirs de carrière de danseuse. Puis qui l'en avait débarquée quand elle avait revendu l'entreprise. Or voici que Sabine trouve le nom de sa mère dans le programme de la soirée, et croise dans l'ascenseur Séverine, une femme qui ressemble étrangement à elle-même, mais a le physique d'une danseuse expérimentée. Les choses vont empirer, avec le comportement pervers de Séverine, la découverte que Paula, organisatrice de la soirée, est peut-être

une autre de ses doubles, et surtout que chaque personne rencontrée semble provenir d'un univers parallèle, légèrement différent pour chacun, ou à tout le moins pour chaque famille.

Le livre prend un tour hautement comique lors du repas, où les membres de la table de Sabine comparent leurs souvenirs sur les mondes d'où ils semblent provenir (pages 65 à 78 environ). Cela commence par la pizza — pour la plupart des convives, la pizza est soit inconnue, soit totalement exotique, une spécialité culinaire napolitaine qu'il faut vraiment avoir visité la Campanie pour connaître. Chez eux, c'est l'omelette, version normande, qui s'est imposée comme nourriture populaire mondialisée. Mais les changements vont plus loin — les omelettistes, par exemple, n'ont en général connu ni Hitler ni la Seconde Guerre Mondiale.

Des pistes émoustillantes pour un lecteur de SF. Mais qui ne seront pas suivies. Le roman s'engage dans une sorte de fuite, au propre comme au figuré. Nous apercevons des instantanés de différents futurs, y compris celui, sans doute apaisé mais probablement imaginaire, où règnent les singes du titre ; un autre où les montagnes se font immeubles, parsemées de fenêtres comme autant d'yeux, un autre encore où les rôles sexuels sont inversés... mais tous passent sans qu'on s'y arrête, et l'accumulation leur coûte leur effet de réel.

La constante, finalement, c'est Valérie, la mère de Sabine, la seule à maintenir son unicité et à enjammer tous les univers, toute à son entreprise de domination sur sa descendance. Et plus encore les retours de Sabine sur sa vie, ce qu'elle a été, ce qu'elle aurait pu ou dû être... Nous sommes avec ce livre dans le domaine déjà bien établi de l'uchronie personnelle : les points de bifurcation qui comptent sont ceux qui ont décidé du cours ultérieur d'une vie, et sont souvent revus sur le mode du regret, le « ah si ! » plutôt que le « et si ? » cher à la SF.

Sybille Grimbert ne manque pas de verve ni d'imagination, et ses créations d'univers, pour être éphémères, n'en sont pas moins bien tournées. Elle ne méprise pas la SF, et la 4^e de couverture se réclame explicitement de Philip K. Dick : début de dialogue avec le mégatexte ! Mais j'ai l'impression qu'elle, à la différence de l'auteur qui pique une tête dans le torrent écumeux de la SF, reste dans le fleuve tranquille de la littérature générale, et n'attend pas de réponse du mégatexte SF. Autrement dit, ses créations d'univers ne sont accessoires à son propos principal, qui est la vie et les émotions de son protagoniste. Dans la majorité des textes de SF, cette relation serait inversée, et le lecteur attendra plus l'explication de l'élément surprenant que le sentiment du personnage qui le découvre.

Ce qui signifie pas que je me suis ennuyé à la lecture du roman. Simplement que vous n'y trouverez pas ce que les références à la SF peuvent faire attendre (et que vous y trouverez autre chose, qui pourra vous intéresser autant).

—Pascal J. Thomas

Fantastique, Policier, & Science Fiction

Romieg JUMÈU
Nòvas d'autra part

IEO Edicions, « A Tots », n° 203,
avril 2015, 180 p., 15 €

Ce recueil se compose de vingt nouvelles, souvent brèves, sans toutefois arriver à la l'ultra-condensation dont Fredric Brown avait fait sa marque de fabrique. On penserait plutôt à Jacques Sternberg. Un peu. Mais en provençal. Jumèu pratique un peu le policier, un peu la science fiction, et avant tout un fantastique aux couleurs de l'insolite.

Parfois aucun élément surnaturel n'intervient, comme dans « L'òme vestit de pòussa », vignette dans laquelle le

personnage éponyme, et aussi anonyme que la poussière qui le revêt, explique que bien qu'il respire, il est, faute de passion, mort du dedans.

Les récits policiers du recueil mettent en scène des personnages un peu plus développés que dans la plupart des autres, pétris de passions perverses, comme ce jeune homme qui, témoin du meurtre d'un homme par sa femme longtemps maltraitée, veut la faire chanter pour lui extorquer son amour (« Lo Testimòni »).

On me permettra de me focaliser sur les genres qui nous motivent le plus. Quand Jumèu s'aventure dans la SF, la satire ou les sentiments ne sont jamais loin. « Lei sabatas de Jason » est le portrait cynique d'un jeune homme qui ne sait parler qu'aux machines, et leur confie ce qui lui tient le plus à cœur : le choix de ses vêtements. Est-ce d'ailleurs complètement de la SF ? On y est plus franchement avec « Lo Clòne », copie artificielle commandée pour permettre à son nouveau propriétaire de s'enfuir de son mariage. Mais des trois textes relevant du genre, le meilleur est sans doute « Izòr », la triste histoire d'un Chien d'Etat — loyauté d'un chien, corps d'un homme, un policier idéal, chargé de faire respecter la loi de régulation des sentiments — qui, enquêtant sur un mari volage, tombe amoureux de l'épouse délaissée, et se voit lui-même emprisonné. Rien ne viendra atténuer son désespoir, nous devons nous contenter d'un aperçu détourné d'un futur déshumanisé.

Le reste des nouvelles se situe dans une Provence urbaine, entre Avignon, Marseille, Aix et Arles, et dans une sorte de crépuscule entre spectre et réalité. Les récits se déroulent souvent (quand un horaire est spécifié) le soir ou la nuit, les personnages se retrouvent face à des reflets effrayants d'eux-mêmes, comme Leon Timberle, le croque-mort qui doit tuer physiquement l'incarnation de ses rêves de jeunesse, ou le protagoniste de « La Nuèch avinhonenca », qui entre dans une maison hantée, à la *Malpertuis*,

peuplée des images mythologisées de ses propres problèmes.

Souvent, plus qu'à de simples rêves ou souvenirs, les personnages, qui sont peintres ou écrivains, sont confrontés à leurs créations qui prennent vie, ou les obsèdent. Variation sur ce thème, dans « Lo Musèu », une collection est consacrée aux toiles d'un seul peintre (inconnu) qui ne peignait qu'un son amante (mariée, on l'apprend, à un officier souvent absent), et le conservateur du musée finit par tomber victime de l'obsession qui avait consumé l'artiste un siècle auparavant. A plusieurs reprises, nous avons affaire à des écrivains qui font la désagréable rencontre de leurs propres personnages (« Lo Reventent », « Ròsa Mar », « Lo Castèu Negre »). Ça tourne au procédé. Que la création soit le thème favori des créateurs, on peut le comprendre, mais à la mettre en scène de façon trop explicite, on risque l'accusation de nombrilisme.

Si la langue de Jumèu est souple, elle ne brille pas et la description de ses personnages reste souvent superficielle. Sans que son propos soit bien novateur, il y a un certain plaisir à se perdre avec lui dans l'entre-deux et la lumière incertaine.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Christophe NICOLAS
Le Camp

Fleuve Éditions, « Outre
Fleuve », mars 2016, 400 p.,
19,99 €

Vouloir résumer l'intrigue du nouveau roman de Christophe Nicolas n'a rien d'impossible. Cependant, tenter de le faire alors que l'auteur a fait le choix de mener de front deux voire trois trames narratives, sises à des périodes

temporelles différentes, nuit à l'effet recherché. Car, avec *Le Camp*, Nicolas offre à lire un véritable *page turner* qu'on ne peut pas lâcher avant d'avoir trouvé la clé du mystère qui entoure le camp militaire dirigé par le colonel Beauvais.

Si les premiers chapitres font penser à un *thriller* plutôt traditionnel, le récit prend rapidement des accents fantastiques avant de s'orienter brusquement vers de la science-fiction qui semble échappée des grands classiques des années 50. À ce mélange surprenant s'ajoute la saveur complotiste d'une célèbre série télévisée américaine.

Christophe Nicolas nous fait ainsi suivre, en parallèle, les destins de trois groupes de personnages. Il y a tout d'abord Marie, dont le compagnon et la meilleure amie ont mystérieusement disparu, et il ne s'agit pas d'une escapade romantique, mais d'un enlèvement digne des *X-Files*. C'est dans un lieu inconnu et étrange, qui a des airs de prison totalement hermétique et sans gardien, que l'on retrouve les deux disparus, Cyril et Flora, au milieu des habitants d'un hameau perdu kidnappés en même temps qu'eux. Enfin, il y a l'adjudant de gendarmerie Francis Le Gall qui doit faire face à un décès estampillé Secret Défense et qui devient le point de référence des autres protagonistes.

Le mélange des genres et les choix narratifs réalisés par Christophe Nicolas fonctionnent merveilleusement bien. On peut cependant regretter une fin qui, sans être bâclée, semble un peu précipitée, alors qu'il y aurait sans doute eu suffisamment de matière pour écrire quelques chapitres supplémentaires des aventures de Marie, Cyrille, Flora, Francis et de leurs compagnons de rencontre ou de lutte.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Milan NOVA
Dents

House made of dawn, « Courts Lettrages », 2016, 46 p. (format pdf), 1,99 €

Augustin a fait un choix décisif. Il a quitté Londres et une situation professionnelle enviable pour reprendre l'exploitation viticole léguée par un oncle éloigné. Malgré le bon accueil qui lui est réservé par les habitants de Lorient-sous-les-pins, l'état de son héritage le surprend. La propriété qu'il pensait prospère se révèle être à l'abandon et perdue au milieu de nulle part. Il se retrouve donc seul, loin de tout, et passe sa première nuit dans une bâtisse bien trop grande pour sa solitude.

Utilisant le style épistolaire, Milan Nova entraîne ses lecteurs dans une aventure difficile à dater qui pourrait se dérouler il y a deux siècles comme demain. Dans ce coin paumé, où les téléphones portables ne passent pas, une feuille blanche et un stylo constituent l'unique moyen de communiquer avec l'extérieur. Car toute l'intensité du récit de Milan Nova tient au fait que le narrateur est coincé, loin de ses amis et de ses proches, dans un monde dont il ne connaît pas les règles et sur lequel il n'a aucun contrôle. Chacune des lettres qu'il écrit à sa sœur Elizabeth ressemble aux petits cailloux blancs laissés par le Petit Poucet pour retrouver sa route. Des cailloux qui, comme dans le conte, finissent par n'être plus que de la mie de pain qui disparaît, piégeant définitivement Augustin dans le rôle que les habitants ont défini pour lui.

La nouvelle se révèle être le format idéal pour cette plongée dans le mystère et l'angoisse. Si le thème abordé fait forcément penser à Howard Phillips Lovecraft, Milan Nova, grâce à sa

narration épistolaire, réussit à éviter la copie pour créer son propre univers rempli de secrets aussi glauques qu'horrifiants.

—Philippe Paygnard

Histoire Secrète

Stéphane
PRZYBYLSKI

Tétralogie des Origines :

1 : Le Château des millions d'années

2 : Le Marteau de Thor

Le Bérial, février 2015, 362 p.,
20 €, & novembre 2015, 474 p.,
20 €

En prenant les devants, la quatrième de couverture du premier volume interdit en théorie, et sauf prétention comme ici, de dire qu'*Indiana Jones* rencontre les *X-files*. Dommage, parce que c'est bien l'impression globale. Ceci sur fond formel de thriller, c'est-à-dire que les séquences, assez brèves, sont entrecoupées d'indications de lieu et de date, lesquelles ne sont pas toujours inutiles — à cause de flashbacks, plus quelques rares bonds en avant de quelques années, même si pour l'essentiel on est à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Même si ce n'est pas la vocation de *KWS*, il est difficile de ne pas parler de l'aspect roman historique. Et puis on ne se refait pas. Et puis il y a plutôt du bien à en dire. Ici, pas de fiches préfabriquées comme c'est trop souvent le cas, mais des notations plutôt bien intégrées à l'histoire, en particulier sur la politique nazie au Proche-Orient, plus précisément en Irak, et les manipulations-instrumentalisations réciproques. Sur le fait que la modernité de l'armée allemande de 1940 est aussi largement un mythe qu'elle était

majoritairement hippomobile. Sur les itinéraires individuels qui ont mené au parti nazi, aussi, entre les illusions, les idéaux frelatés mais puissants et très anciennement ancrés, et les avantages personnels qui aident à ne pas se poser de questions, depuis l'efficacité de l'uniforme sur les demoiselles ou la possibilité pour une petite frappe de se venger de toute autorité, des instituteurs aux juges, jusqu'à la construction d'une carrière universitaire en agitant des pseudo-sciences et en profitant de la mise à l'écart (au « moins pire ») de vrais chercheurs. Sur les règlements de compte et chausse-trappes au sein même du nazisme, à commencer bien entendu par ceux entre les services de renseignement militaires traditionnels (l'amiral Canaris est l'un des personnages) et les SS. Dans le deuxième volume, on peut ajouter par exemple le goût de certaines « élites » aristocratiques britanniques pour le nazisme, sur fond d'anticommunisme apocalyptique et de « peur du monde moderne, industriel, qui condamnait les usages et les modes de vie hérités du système féodal ».

Tout ceci contribue par ailleurs à brouiller les pistes, à compliquer sinon les personnages du moins les jugements, et à mettre le lecteur en perpétuel porte-à-faux : le personnage principal, vers lequel irait en principe la sympathie du lecteur, est un proche de Hitler depuis presque la première heure, en tout cas de la vie politique d'icelui, et on est amené à comprendre (au sens fort) son itinéraire d'ancien enfant de troupe monté en grade grâce à la guerre, bloqué à la paix dans sa carrière par les limitations de l'armée allemande imposée du fait du traité de Versailles et par les priorités que s'arrogue une autre « élite » aristocratique que celle sus-évoquée, plutôt prussienne cette fois, le même se retrouvant dans les corps francs à Munich, de là dans le putsch « de la brasserie » et sauvant la vie d'Hitler en lui faisant échapper à une balle — il faut bien expliquer à la fois l'importance d'un personnage totalement inventé et son autonomie, sa liberté voire sa relative

impunité, alors que (sympathies du lecteur obligeant, tout de même) il s'éloigne de plus en plus du nazisme, ne s'y rattachant que par l'idéologie du combat, et, alors qu'il a été remis dans le circuit militaire et envoyé infiltrer les services de Canaris, servant très tôt, volontairement ou non d'agent double pour intoxiquer ses commanditaires. On ne tordra pas trop le nez devant le héros déplaisant — après tout, c'est d'une certaine façon le statut de Nicolas Eymerich chez Valerio Evangelisti ; on passera sans doute aussi sur les restes d'idéologie implicite qu'il conserve, entre violence et égocentrisme, soit qu'il soit bien agréable de se projeter sur ce qui est en fin de compte un surhomme nietzschéen de bazar (tant pis pour le pléonasme), soit qu'un recul instinctif fasse se demander quelles catastrophes épouvantables et odieuses permettent d'assumer, même en s'en démarquant, des valeurs supposées « positives ». Par ailleurs, d'utiles piqûres de rappel permettent d'éviter au lecteur de se laisser bercer par trop de fascination, entre vertige inavoué du mal et présence cachée des susdites valeurs : rappel du projet largement entamé de liquidation des Polonais et des Slaves en général au nom de l'espace vital, et aussi liquidation des malades mentaux et des handicapés — s'il n'est pas question de la Shoah en tant que telle, pour de simples questions de chronologie, le deuxième volume montre une application des lois de Nuremberg (du point de vue de la population non-juive, mais non pas à l'avantage de celle-ci, aspect certes mineur au regard du grand massacre, mais souvent oublié, et qu'il n'est peut-être pas pédagogiquement inutile d'évoquer) et comment un dingue clinique avéré a, parce que ses délires ont rencontré des divagations officielles, droit de vie et de mort sur les internés de camps qui ne sont pourtant pas encore, à cette date, d'extermination.

Ajoutons, pour ce qui est des héros déplaisants, que l'on suit dans le deuxième volume des gens peu sympathiques mais que le hasard et leur

lieu de naissance place du bon côté de l'Histoire et de l'humanité, un militaire britannique aperçu auparavant dont on découvre que c'est un adepte de la torture, un homme des services secrets américains dont les opinions auraient peu déparé chez l'ennemi tant il est antisémite, nostalgique du Sud esclavagiste et heureux de « s'affranchir des règles de la démocratie », et que certains procèdent à des liquidations dans leur propre camp avec la même froideur d'un côté et de l'autre. Il me semble qu'une des forces de ces volumes est de tenir à la fois le refus du manichéisme au plan individuel et le refus de l'équivalence de toutes les causes – les pires causes peuvent happer des gens tout à fait estimables (même si les valeurs guidant l'estime peuvent être sérieusement interrogées, ce qui est une autre histoire – par ailleurs ce n'est évidemment tenable ni toujours ni partout), et d'excellentes pouvant être servies par des personnages odieux : si le premier cas peut perdre les personnes concernées, le second ne saurait les justifier – à l'inverse, un individu ne sauve ni ne condamne ce dans quoi il est pris.

Ceci dit, il ne s'agit pas de cours d'Histoire ni même de morale appliquée, mais de roman. A peine fera-t-on la fine bouche à propos de quelques scènes d'action (en particulier une poursuite en Italie) décrites de façon sans doute un peu plate, comme si était laissé au lecteur ou à un futur metteur en scène (mais il y aura un vrai problème de budget) le soin de leur donner de la chair. De colorier en quelque sorte. Mais outre que l'on est en droit de ne pas considérer cela comme un problème et qu'on peut très bien faire le travail de complément dans sa tête (c'est tout de même vaguement le principe de la lecture), c'est très loin d'être le cas général. Ceci alors qu'il se passe beaucoup de choses, et, entre l'action proprement dite et les flash-back resituant les personnages, dans des décors fort multiples, de l'Irak à Berlin et Berchtesgaden, en passant par Beyrouth, Santorin et Naples, plus l'Espagne, l'Angleterre, la

Bibliothèque du Congrès et le désert du Nevada, les cerisiers japonais en fleurs et les pyramides précolombiennes. Plus la mer, commode linceul. Et que tout est raconté avec une redoutable efficacité, avec retours en arrière, explications différées, événements racontés successivement de différents points de vue (parfois de celui sinon de Sirius du moins d'extra-terrestres, et parfois aussi bien sur le moment qu'a posteriori) ce qui a la double vertu, d'abord de permettre le mélange de l'identique et du différent qui est l'un des moteurs du plaisir en matière de littérature populaire, ensuite de donner au lecteur une sympathique sensation de supériorité sur des protagonistes qui ne savent qu'une partie de ce que lui sait. Plus les cas où il devine avant eux, parce que c'est la simple logique du récit ou parce qu'il a vu les *X-files*. Et les cas où ils se trompent joyeusement, pensant que ce qu'ils vivent a un rapport avec le projet Manhattan, la bombe atomique et tout ce qui s'ensuit, ce qui n'est peut-être pas tout à fait faux, mais de façon nettement plus indirecte qu'ils ne le pensent. Plus les cas où l'on connaît la suite pour des raisons historiques, quand il est question de Rudolf Hess et qu'on devine que par la suite pourrait être « expliquée » l'équipée qui le mena en Angleterre en pleine guerre. C'est raconté avec aussi, il faut l'avouer, quelques grosses ficelles, voire des câbles de marine, qui font partie du plaisir et rappellent les astuces de base du feuilleton – la découverte opportune d'un souterrain résolvant un problème tactique épineux, ou la chute à suspense, comme avec la fin du deuxième volume, si emblématique qu'on peut la recopier sans *spoiler* (pour la suite, attendre le troisième tome) :

« Geoffrey Carter se tourna vers la lumière. / Ce qu'il vit le pétrifia d'horreur »

Et ce qui est supposé nous intéresser, à KWS ? Il y en a. Comme il y a de la pomme chez les *Tontons flingueurs*. Même si ce n'est peut-être pas l'essentiel même si c'est tout le moteur de l'action. Et

si c'est, jusqu'à preuve du contraire et sauf surprise dans les albums ultérieurs, passablement rétro, mais consciemment tel et tout à fait congru à l'époque (re)présentée. Avec un prime un clin d'œil, lors d'une halte dans la bibliothèque privée d'une adolfolâtre, un personnage non moins nazi tombe sur un roman alors récent, et sur un passage où il est question des « lisières de la sauvagerie » : il s'agit du *Seigneur des anneaux*. Mais il ne s'agit pas de cela. Les quatrièmes de couverture parlent de découverte archéologique dans la vallée d'un affluent du Tigre. Les références au *Matin des magiciens* laissent imaginer à raison qu'il va être question de diverses fantasmagories. D'Histoire secrète, ce en quoi on ne se trompe pas, y compris dans ce cas pour ce qui est de la disparition de civilisations précolombiennes. De « machins » aussi, façon hyperborée et autres fantasmagories pour société de Thulé, et on ne se trompera pas non plus. On y ajoutera des armes extraordinaires, du genre à transformer quelqu'un en surhomme mais aussi, selon un principe solidement ancré, de le condamner par la même occasion. Et des extra-terrestres qui peuvent être aussi bien assez favorables à l'humanité que prêts à l'exterminer pour se faire de la place.

En dire davantage serait franchement *spoiler*. A propos d'un thriller, ce serait regrettable. D'autant qu'on aime ou on n'aime pas le genre, qu'on supporte ou on ne supporte pas un certain type de personnages et d'ambiguïtés, mais qu'à travers même les câbles de marine et le kitch assumé (reconstitution du passé oblige), le thriller est tout à fait réussi... Et que les amateurs auront toute raison d'apprécier, et même d'en redemander – ce qui tombe bien puisque, comme l'indiquent les sous-titres, on n'a là que les deux premiers tomes d'une tétralogie...

—Eric Vial

Jeunesse

Miquel PUJADÓ
El genial oncle
Anastasi

Barcanova, « Sopa de Llibres »,
n° 162, 2010, 176 p.

Illustrations de Núria Feijoó.

Quand l'oncle Anastasi vient s'installer à la maison, parce que la sienne a été victime d'une malencontreuse déflagration, son neveu Gerard est aux anges. Son père beaucoup moins, car il connaît son frère. Et ne parlons pas de sa mère, ou du malheureux voisin.

Anastasi est un inventeur excentrique, aux réalisations parfaitement invraisemblables, réellement extraordinaires, et invariablement ratées et porteuses de destruction. Tout cela culmine quand il ramène un troll d'Islande...

Ce roman humoristique pour la jeunesse (à partir de 10 ans) peut faire passer un bon moment aux jeunes gens qui lisent le catalan. Les adultes voient arriver les péripéties, et trouveront le style un peu répétitifs, mais souriront. On notera que l'auteur s'inspire explicitement de la figure du Comte de Champignac et rend hommage à André Franquin en incipit.

Autant dire qu'il y a assez peu de chances que le lecteur de KWS lise ce livre, mais il aura au moins appris son existence. Je ne dirai pas qu'il mourra moins bête après avoir parcouru cette chronique – tout au plus aura-t-il ingéré une gorgée de plus de notre océan contemporain d'information.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Yana VAGNER***Le Lac******(Zhivye ludi)***Mirobole Éditions, « Horizons
Pourpres », février 2016, 416 p.,
21,90 €

Ils ont fui les villes où la maladie a décimé toute la population. Ils ont échappé à la mort en faisant le choix de ne faire confiance à personne. Ils ont cru trouver un havre de paix sur une île au milieu d'un lac. Mais la survie se révèle être une lutte de tous les instants et un combat qui n'est jamais gagné d'avance.

Suite directe de *Vongozero* (Mirobole, 2014), *Le lac* permet de retrouver l'ensemble des protagonistes du roman précédent dans la continuité de leur fuite à travers la Russie. Après la *road story*, Yana Vagner invite donc ses lecteurs à un huis clos dont les limites physiques sont formées par ce lac gelé qui entoure l'île où Sergueï et son groupe ont trouvé refuge. Source de vie, car il regorge de poissons, si l'on sait les pêcher, le lac peut aussi devenir un danger mortel lorsque la glace se brise sous le poids d'un homme ou d'un véhicule. De la même manière, le froid qui semble les protéger du virus peut se révéler fatal quand le seul chauffage disponible est un vieux poêle à bois dans une cabane mal isolée. Rencontrer d'autres survivants ne leur apporte aucune lueur d'espoir, ces derniers pouvant fort bien constituer une menace, qu'ils soient infectés ou qu'ils s'agissent de pilliers sans foi ni loi dans ce monde en pleine décomposition. En effet, avoir survécu à la fuite à travers la Russie ne garantit nullement aux membres du petit groupe de rescapés d'échapper à la mort face à une nature hostile et à un virus toujours redoutable.

Yana Vagner ne perd pas son temps à refaire les présentations des survivants du

lac. Elle reprend la narration, comme si de rien n'était, en utilisant encore la voix d'Anna, une femme ordinaire plongée dans un monde qui n'a plus rien d'ordinaire. Le récit reste ainsi à taille humaine, avec les préoccupations quotidiennes d'une épouse et d'une mère, sans sombrer dans le roman intimiste, ni l'aventure post-apocalyptique. Côté style, l'absence de chapitrage et des phrases longues participent à l'ambiance pesante de ce sombre journal de survie qu'est *Le lac*.

Si vous avez aimé *Vongozero*, il faut absolument lire *Le lac*. Si vous découvrez Yana Vagner avec ce livre, arrêtez tout, car il est impératif de commencer la lecture de ce diptyque par *Vongozero*, indispensable porte d'entrée à ce monde d'après créé par la romancière.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Albert VILLARÓ***Els Ambaixadors***Destino, « L'Ancora », 2014,
682 p., 21,95 €

Si je tiendrai toujours l'uchronie pour une branche retorse de la science-fiction, il semble désormais évident que les œuvres qui l'illustrent viennent de plus en plus souvent nager dans le *mainstream*. Exemple : je découvre ce roman de Villaró en mai 2014 par le plus grand des hasards, à cause des piles d'exemplaires qui attendent le lecteur chez un marchand de journaux de l'aéroport de Barcelone. Couronné par le prix Josep Pla, prix maison de l'éditeur Destino, le livre est visiblement promis aux listes des meilleures ventes. Curieux à l'occasion de littérature catalane, émoustillé par le caractère uchronique de la chose, je

l'achète à l'époque, et je m'y plonge aujourd'hui.

Il n'est peut-être pas inutile d'expliquer un peu au lecteur de *KWS* qui fut Josep Pla. Né à la fin du 19^e siècle, il commence dans le journalisme vers l'âge de 20 ans, et se fait vite remarquer par ses récits de voyage (et autres chroniques). Culturellement catalaniste, il devient politiquement conservateur, à l'instar de Francesc Cambó, ce qui le conduit à soutenir les militaires putschistes en 1936 et à participer à la reprise en main du journal *La Vanguardia* par le pouvoir franquiste en 1939. Il écrira beaucoup en castillan pour la revue *Destino* (celle qui a donné naissance aux éditions du même nom), mais ne publiera que des livres en catalans dès que ce sera à nouveau possible, à la partir de la fin des années 1940 (le franquisme étant aussi un nationalisme espagnol qui a beaucoup réprimé toute activité culturelle basque ou catalane). Malgré ses dangereuses ambiguïtés, Josep Pla est vite devenu l'auteur le plus lu en langue catalane, et reste une référence en matière de prose catalane.

Une bonne partie de la littérature catalane (et peut-être espagnole, je ne saurais dire) semble obsédée par la guerre civile, qui tient dans la mémoire nationale le rôle que peut tenir chez nous la Seconde Guerre Mondiale et l'Occupation. Les amateurs d'uchronie auront déjà noté les scénarii d'une foisonnante diversité rassemblés dans l'anthologie *Franco : una historia alternativa*¹⁴, parue il y a dix ans chez Minotauro. Dans le présent ouvrage, la Catalogne est devenue indépendante à la faveur d'un déroulement différent des Faits du 6 Octobre. «Faits» à propos desquels il convient sans doute de rafraîchir la mémoire du lecteur non-catalan. Le 6 octobre 1934, Francesc Macià déclare unilatéralement une vaste autonomie au sein de la République Espagnole de la Généralité de Catalogne, qu'il préside. La tentative est rapidement matée par les unités de l'armée présentes

à Barcelone, avec pour conséquence l'emprisonnement des membres du gouvernement catalan et la suspension du statut d'autonomie de l'époque. Dans *Els Ambaixadors*, le général Domenech Batet, commandant de la place de Barcelone, ne donne pas l'ordre à ses troupes de sortir. Et la Catalogne se sépare de l'Espagne.

Cela n'empêche pas le coup d'état de 1936, et la guerre civile, dans ce qui reste de l'état espagnol. Cette fois-ci, c'est Francisco Franco Bahamonde qui est victime d'un mystérieux accident d'avion, et, *a contrario*, le général José Sanjurjo qui se retrouve à la tête d'un régime militaire et théocratique.

Mais le monde du livre présente de toute évidence nombre d'autres points de divergence. Trotsky est parvenu au pouvoir en Union Soviétique. L'Irlande est réunifiée au cours de la Seconde Guerre Mondiale pour prix de son assistance à l'Empire Britannique contre les nazis. La première bombe nucléaire à être utilisée est soviétique, et larguée sur Hambourg en 1944...

De retour dans la péninsule ibérique, le conflit mondial se fait sentir au-delà des Pyrénées quand les Allemands envahissent la Catalogne (tandis que l'Espagne maintient à leur endroit une bienveillante neutralité). La principauté d'Andorre, restée en-dehors du conflit comme de la dictature espagnole, devient un nid d'espions, et Radio Andorre sert à faire passer des messages codés aux résistants catalans — il faut signaler que Villaró est lui-même andorran, même s'il écrit un catalan qui semble tout-à-fait standard.

La victoire des Alliés a eu pour corollaire la libération de la Catalogne, dont l'indépendance est toujours menacée par le militarisme espagnol, et la paix civile extrêmement fragile, diverses factions anarchistes violentes n'ayant pas pardonné au gouvernement élu les actions de représailles extra-judiciaires de ses hommes de main. Dont un certain Esteve Farràs, vétéran de la résistance contre les

14. Chroniquée dans *KWS* n° 54, juillet 2006.

Allemands, des coups de main en Ulster contre les Anglais, aux côtés des frères d'armes irlandais, et des sabotages — on murmure que si le Dragon Rapide de Franco s'est écrasé, il avait quelque chose à voir là-dedans.

En 1949, Esteve Farràs, toujours menacé de toutes parts, vit un exil discret en Andorre, sous les traits d'un prêtre qui enseigne dans une école catholique. Mais le gouvernement catalan a besoin de lui : tous leurs réseaux d'espionnage à Madrid viennent d'être éliminés d'un coup, au moment où ils étaient sur le point d'informer leur gouvernement d'une menace très grave provenant du régime de Sanjurjo. Farràs est rappelé à Barcelone, où on lui demande de réactiver les contacts qu'il avait à Madrid, dernier espoir d'apprendre quelque chose.

A partir de là, on bascule dans le roman d'espionnage, ou plutôt d'action. Farràs obtient l'aide de ses amis irlandais, et la bande s'introduit à Madrid sous des déguisements ecclésiastiques (ce qui nous vaut des passages hilarants). Nous savons très vite que le complot espagnol implique une poignée de savants de l'ex-programme nucléaire allemand, même si nous restons au début dans l'incertitude sur le rôle de Heisenberg. Et Farràs, et ses collègues vétérans de l'IRA, ne sont pas hommes (et femme) à se limiter à la collecte d'information. Car figure dans l'équipe l'ancienne amoureuse d'Esteve, Caitlín — elle est désormais mariée, et son Padraig l'accompagne dans la mission, mais peu importe...

Cerise sur le gâteau, une personne clé du réseau Farràs à Madrid n'est autre que le correspondant local du *Figaro* et de *La Vanguardia* : Josep Pla ! Malgré ses préventions pour tout ce qui salit les mains, il se met lui aussi à l'œuvre, aux côtés d'anonymes qui agissent par conviction ou par dépit. Les connaisseurs de la guerre civile espagnole qui sont attachés au sort tragique du POUM noteront également qu'Andreu Nin (qui ici a survécu) joue un rôle dans le livre, que je me garderai de déflorer.

L'aspect roman d'action du livre est sans doute plus faible que sa construction uchronique. Il y a des facilités dans l'intrigue, des coïncidences trop commodes, la mort opportune du pauvre Padraig pour permettre aux amoureux contrariés de se retrouver... Ces faiblesses sont rachetées par un ton général d'humour sarcastique, pessimiste et désabusé que je trouve très catalan. Cette attitude n'est nulle part aussi forte que dans la centaine de pages (!) en fin de volume où l'auteur donne, en quelques lignes à chaque fois, les biographies des personnages du roman et d'une foule de figures historiques, affectées ou non par les modifications qu'il a infligées à l'Histoire. Par exemple, voici l'article sur Francisco Franco Bahamonde :

« *El Ferrol, 1892 — Arandilla, 1936*

Dictador petit i sanguinari, amb veu d'espiguet, protagonista del cop d'estat del desembre de 1934, que va encadenar de seguida amb l'intent de recuperació de Catalunya, episodi bèl·lic conegut com la Guerra de Ponent. Compartia amb Hitler la criptorquídia —és a dir: li faltava un testicle—. D'aquí el nom de l'operació secreta de sabotatge del seu Dragon Rapide: Operació Siscló. Els equips de rescat estaven advertits d'aquesta rara circumstància anatòmica, perquè no busquessin una glàndula que no trobarien. »¹⁵

On se rend compte que dans ce cas, outre les insultes anatomiques au Généralissime, on trouve beaucoup de divergences historiques. Mais que dire de cette note biographique sur un personnage dont je ne suis même pas sûr

15. « Dictateur petit et sanguinaire, à la voix de crécelle, participant au coup d'état de décembre 1934, qu'il fit suivre immédiatement d'une tentative de récupération de la Catalogne, épisode guerrier connu sous le nom de Guerre du Ponant. Il partageait avec Hitler la cryptorchidie — c'est-à-dire qu'il lui manquait un testicule. D'où le nom de l'opération secrète de sabotage de son Dragon Rapide : Opération Siscló. Les équipes de secours avaient été averties de cette particularité, qu'ils ne cherchassent point une glande qu'ils n'auraient pas trouvée. »

qu'il soit mentionné en passant dans le roman ?

«TORQUEMADA, Tomás de

Torquemada, 1420 — Àvila, 1498

Inquisidor general dels regnes de Castella i Aragó, a ell devem els esquetxos de Monthy [sic] Python on diuen allò de «Nobody expects the Spanish Inquisition». »¹⁶

Je dirais qu'elle a été écrite purement pour le plaisir, comme des dizaines d'autres...

Alors, si vous lisez ce livre, lisez-le dans le désordre, amusez-vous des transformations de l'Histoire, ne le prenez pas plus au sérieux que le prend son auteur, et piochez dedans les pincées de sarcasme qu'il nous propose, comme autant de *tapes*¹⁷.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Future Visions

***Original Science Fiction
Inspired by Microsoft***

Microsoft & Melcher Media,
2015, livre électronique, gratuit

L'occasion fait le larron, dit-on. Me voici donc, toute honte bue, sur le point de chroniquer avec bienveillance une production du Grand Satan de notre époque, une compagnie monopoliste responsable de la diffusion d'un fatras de logiciels que je trouve aussi pervers qu'inutilisables (même s'il se niche sûrement foule de gens éminemment respectables parmi ses employés). Mais la bonne littérature n'a pas plus d'odeur que de bons sentiments. Après tout, on a même connu de bons auteurs révélés par

16. « Inquisiteur général des royaumes de Castille et d'Aragon, c'est à lui que nous devons les sketches de Monty Python où ils disent le fameux *Nobody expects the Spanish Inquisition*. »

17. Nos lecteurs hispanophones diraient *tapas*.

le concours (et les anthologies) « Writers of the Future », organisés en leur temps par l'Eglise de la Scientologie, autre Satan de taille respectable.

L'objectif est ici bien défini, et expliqué dans deux préfaces signées par de hauts responsables de la recherche de la firme, eux-mêmes s'affichant aficionados de science fiction : des écrivains de SF ont été invités dans les laboratoires de Microsoft, pour s'y informer de leurs derniers travaux. Et laisser courir leur propre inspiration.

La liste des auteurs fournit un échantillon de plus réputés des écrivains américains du genre : Elizabeth Bear, Greg Bear, David Brin, Nancy Kress, Ann Leckie, Jack McDevitt, Seanan McGuire, Robert J. Sawyer. Il faut ajouter aux nouvelles une brève BD par Blue Delli quanti and Michele Rosenthal.

Les œuvres de commande courent le risque de la monotonie, et d'une motivation forcée. Faute de temps, à l'exception d'un très bon texte de Joëlle Wintrebert, je n'ai pas lu *Rêver 2074*, l'anthologie commandée par le Comité Colbert, représentant l'industrie française du luxe, mais je sais que des amis avaient des jugements mitigés sur le résultat (ce qui devrait pousser tout un chacun à vérifier par soi-même). Le risque existe avec Microsoft, à cela près que la nature de leur industrie les oriente plus clairement vers la matière même de la SF.

Effectivement, les intrigues tournent autour de l'intelligence artificielle, des limites et des extensions du domaine de l'humain, sans jouer sur la peur de la Singularité et du remplacement par les machines. Entendons-nous : le remplacement peut se produire ponctuellement, mais n'est pas source d'effroi. Par exemple, la bande dessinée, « A Cop's Eye », nous montre un policier tâchant, avec une infinie bonne volonté pour toutes les parties, de résoudre un cas de fugue adolescente. Il est aidé par une

personnalité artificielle, son « œil », avec qui il entretient le style de dialogue qui sont de rigueur dans la littérature policière entre un flic et son partenaire de ronde.

Greg Bear se distingue. On sait qu'il aime déchirer la trame de l'univers. Cette fois-ci, il met en scène un ordinateur quantique. Et quand on dit quantique, l'amateur de SF entend immédiatement « univers parallèles »... Ce cas mis à part, on lira ici de l'anticipation à court terme, autour de thèmes sociétaux. Elizabeth Bear envisage l'application de l'enregistrement des émotions à l'industrie du spectacle ; on ne sera pas trop surpris de savoir que son artiste de protagoniste se rebelle, ni trop ému, à vrai dire. Jack McDevitt exploite un thème pareillement léger, autour des applications de l'informatique à l'industrie de la distraction : comment l'avènement d'une sorte de karaoké cinématographique — une application permettant au spectateur de substituer à certains des acteurs principaux d'un film — permet un réel changement psychologique chez les utilisateurs.

Si Nancy Kress travaille un registre plus tragique — la simulation informatique comme palliatif à la mort des êtres chers — elle n'est pas la première (on pense à Egan), et malgré une astucieuse épissure avec le travail de son chercheur de protagoniste, je n'ai pas été saisi par le texte.

Dans ce recueil, l'IA est souvent vue sous l'angle d'un travail sur le langage : traduction, génération de textes, reconstitution d'une personnalité à partir d'un ensemble de données textuelles... ce qui correspond à une part des aux recherches menées chez Microsoft, et sans doute aussi aux thématiques qui seront naturelles pour un écrivain, dont le langage est la matière première. Seanan McGuire, à partir d'une situation de départ originale — la vie d'une personne sourde qui utilise l'informatique pour la communication vocale avec des entendants — nous mène à une histoire de

premier contact, en un certain sens ; le récit est compétent, agréable, mais on sent venir la chute de bien trop loin. Ann Leckie, me semble-t-il, dose avec beaucoup plus de maestria l'aventure à l'état pur (deux jeunes femmes doivent marcher pendant des centaines de kilomètres pour chercher du secours sur une planète hostile, en échappant aux agresseurs anonymes qui ont descendu leur vaisseau) et les questions que pose la traduction automatique — les deux protagonistes ne se comprennent que par le biais d'un appareil fragile, et à la programmation criticable, et doivent décider ensemble de l'avenir d'un monde... Cela fonctionne comme une machine bien huilée.

David Brin a un angle décalé : « The Tell » traite de ces signes imperceptibles, mais peut-être repérables grâce à un bon logiciel, qui indiquent l'imminence de l'émergence d'une idée nouvelle et importante. Les révélations sont distillées au sein d'une intrigue de type espionnage, entre Las Vegas et Jérusalem, mais les coutures se voient un tantinet : Brin, désormais accoutumé aux conférences et aux ouvrages de vulgarisation, glisse dans des explications débridées. Mais fascinantes. On lui pardonnera beaucoup, pour son infini enthousiasme toujours juvénile. Un exemple ? Le titre de sa nouvelle repose sur un double sens qui vaut calembour fanique, entre « tell » (élément des toponymes proche-orientaux désignant un monticule) et « tell », le verbe anglais qui veut dire raconter, mais aussi révéler, dévoiler (ce qu'on cherche parfois à cacher).

Je conclurai avec Robert J. Sawyer, écrivain parfois pesant, qui arrive ici à intégrer dans une forme chérie des Américains — le récit par le biais des débats d'un procès — une histoire de premier contact qui n'en est pas un : la trace des extra-terrestres était présente depuis longtemps dans une masse de signaux déjà reçus, qu'on avait pas pensé à décoder, et qui fournissent un état si complet de la civilisation émettrice qu'on

peut les utiliser pour bâtir une personnalité artificielle qui servira d'ambassadeur, prêt à dialoguer en temps réel à la place des expéditeurs, qui ne peuvent bien entendu pas franchir le gouffre des années-lumière. Sawyer met en scène un débat sur le paradoxe de Fermi, et y apporte des éléments nouveaux. « Looking for Gordo » est, à mon sens, un grand texte de SF.

Si lire sur un écran (fourni ou non par le Grand Satan) ne vous gêne pas, vous devriez jeter un coup d'oeil à ce recueil, qui combine agréablement de la SF extrapolatrice proche du temps présent (un peu trop) et des histoires qui nous chatouillent l'adrénaline.

—Pascal J. Thomas

• Pour plus de renseignements, et des liens de téléchargement :

<https://news.microsoft.com/futurevisions/>

Science Fiction

Galaxies (nouvelle série) n° 38

Revue dirigée par Pierre Gévert et Jean-Pierre Fontana, novembre 2015, 192 p., 11 €

Je lis peu, un comble pour un critique, et je lis beaucoup moins les revues de SF qu'à une époque. S'il m'arrive de feuilleter *Bifrost*, qui m'amuse toujours, j'ouvre bien plus rarement *Galaxies*, la nouvelle série s'entend, qui a fusionné avec *Mercury*, le fanzine ressuscité de Jean-Pierre Fontana. Confié à ce dernier, ce numéro se consacre aux femmes dans la SF, et ne propose aucune traduction de l'anglais : ma curiosité était piquée.

Julie Subirana est une autrice que je ne connaissais pas (elle a déjà publié une nouvelle dans *Galaxies*, et un roman), et qui se lit fort bien. « La Clef » commence comme du space opera, puis rejoint la thématique hallucinatoire de la SF

française, version pharma ; ce défaut d'originalité n'empêche pas d'espérer d'autres bons textes de sa plume. Je n'en dirais pas autant de Giuliana Acanfora, responsable du seul texte traduit (de l'italien). C'est une nouvelle à chute, fondée sur un brutal changement de perspective du personnage principal. Mais on a vu beaucoup de cette sorte de nouvelles en SF, et la chute est prévisible.

Les affaires se corsent avec « Le Karma du Chat », de Sylvie Lainé. Texte humoristique, on pourrait dire sheckleyen, comme elle en a déjà produit, il brocarde les convictions védiques d'un couple de notre futur proche qui décide de priver d'accès au réseau tous ses objets connectés, pour qu'ils « puisse[nt] trouver leur propre *deva* ». Dans un monde où la vie quotidienne est confiée à de telles machines, le chaos s'en suit. On sent que l'auteur comprend le fonctionnement des objets qu'elle imagine, ce qui confère à sa nouvelle un indéniable avantage. Celui qu'on attend de la bonne SF.

Jeanne-A. Debats se place dans un autre registre. Son humour est sardonique et fait penser à James Tiptree, ou devrais-je dire Racoona Sheldon ? Un complot est révélé, il touche à la descendance de l'humanité, mais ce qui est mis en scène est l'indifférence des médecins pour la souffrance qu'ils infligent à leurs patients, surtout quand ce sont des patientes. Pour moi, le texte le plus marquant du numéro.

La rubrique « Le Service des Affaires Classées » présente des rééditions, ici de Suzanne Malaval, qui avait publié dans *Fiction* dans les années 60. Si ses textes, brefs, sont compétents, ils ne m'ont pas convaincu.

Un gros tiers du numéro est consacré à un intéressant dossier sur Nathalie Henneberg : biographie, bibliographie, analyse d'œuvres... L'appareil critique se réfère souvent à l'essai de Charles Moreau paru dans *Lunatique* n° 70 en 2006, qui avait en particulier montré que toute l'œuvre signée des deux noms de Charles et Nathalie Henneberg était due à cette

dernière. On apprend aussi que Henneberg avait écrit des romans de guerre, nourris par sa vie en Syrie à l'époque du mandat français. Et on a droit à un court roman inédit, la deuxième partie de *Kheroub des étoiles*. J'avais lu *La Plaie*, de Henneberg, quand j'étais jeune fan il y a plus de quarante ans. Et j'avais détesté. Je me disais qu'avec le temps et la maturation du goût, je pourrais découvrir les qualités que bien des gens reconnaissent à la *fantasy* spatiale de Henneberg. Je dois avouer que ce n'est toujours pas le cas, je ne peux pas surmonter cette barrière touffue d'adjectifs accumulés et de références médiévales. D'autres que moi, sans doute, apprécieront.

La revue est complétée par une rubrique critique que je trouve hétéroclite, mais attrayante par son excentricité : un article sur un film déjà ancien sur la papesse Jeanne, un autre sur une exposition d'une plasticienne, et une méga-rubrique cinéma écrite par Jean-Pierre Andrevon, dont je ne sais comment il fait pour visionner autant de films, chapeau bas. Mais pas de chroniques de livres dans ce numéro.

—Pascal J. Thomas

Essai

L'Uchronie : l'Histoire telle qu'elle n'a pas été, telle qu'elle aurait pu être

Actes de la journée d'étude du 7 décembre 2013, dirigés par François Pernot et Éric Vial

Les éditions de l'Œil, « La bibliothèque fantôme », septembre 2016, 348 p.

Je ne sais à quoi purent ressembler ces journées d'études au château de la Roche Guyon, mais le présent volume ne peut certes pas en être le reflet fidèle — comme le dit notre digne collaborateur Éric Vial dans sa présentation, « [c]ertaines communications n'ont pu être retenues, des contributions ont été ajoutées, et surtout le pari a été fait de mêler études et textes littéraires, (...) sachant (...) qu'il arrive que création et essai se mêlent, que les frontières se brouillent, comme par une symétrie avec la tendance déjà signalée de l'uchronie littéraire à prendre parfois les formes du discours de l'Histoire » (p. 21).

On trouve donc ici, et on ne s'en plaindra pas, beaucoup plus qu'une succession de communications, et un certain nombre de rééditions, toutes pleinement défendables, les originaux existant dans des publications désormais bien difficiles d'accès. De façon générale, il est souvent question dans ce recueil d'« Histoire contrefactuelle », autrement dit, l'accent reste sur la façon dont l'uchronie se rapproche de l'activité de l'historien, et non sur les aspects littéraires (il ne sera donc guère question d'uchronies personnelles, par exemple).

Le livre s'ouvre sur deux articles généraux, la présentation de Vial susmentionnée, qui se livre aussi à un tour

d'horizon fort bien venu sur l'histoire du mot *uchronie*, et l'image que peuvent en avoir les non-spécialistes (et surtout ceux qui ne viennent pas du milieu des connaisseurs de SF). L'occasion de remettre quelques pendules à l'heure. Éric Henriot, lui, dégage les diverses motivations des auteurs d'uchronies, ou diverses utilités de l'exercice, si on préfère : de l'expérience de pensée pour historien au support d'un point de vue politique (plus ou moins respectable). Ces motivations ont trop de recoupement pour qu'on puisse prétendre en tirer une véritable classification, mais il était bon de les discerner et de les rappeler.

Le point de vue de l'historien est illustré de plusieurs façons. Nous trouvons une compilation de précurseurs anciens de l'uchronie, à commencer par Tite-Live essayant d'imaginer ce qui serait arrivé à Alexandre s'il s'était confronté à la République romaine — c'est pour lui, clairement, prétexte à louer les vertus du citoyen romain, et l'organisation de sa cité, supérieure par son opiniâtreté. Delisle de Salles regrette qu'une monarchie constitutionnelle n'ait pu naître pacifiquement au lieu d'avoir eu la Révolution française... l'intérêt est documentaire. On retrouve bien sûr le célèbre paragraphe de Blaise Pascal sur le nez de Cléopâtre, et quelques autres ; le seul à être un peu drôle est cet Alain-René Lesage qui décrivait en 1732 la découverte de l'Europe par les peuples indigènes d'Amérique, premiers à réussir la traversée de l'océan.

Dans la même optique, les articles de François Pernot (sur les tentatives historiques avortées de re-création d'une Lotharingie, totale ou partielle ; il passe bien vite sur les obstacles géographiques, et sur les leçons des exemples réussis comme la Suisse) ou de Giusto Traina (sur les conséquences d'un échec du complot contre Jules César, notamment en matière de guerres orientales de l'Empire Romain) ne m'ont pas passionné, même s'ils ont le mérite de mettre le projecteur sur des événements rarement investis par les

littérateurs comme points de divergence. De même la réédition commentée du texte de Mischke, paru dans la *Revue de Défense Nationale française* en 1955, sur la bataille de France de mai 1940 jouée avec des armes nucléaires tactiques, vaudra surtout par l'information qu'un tel texte a existé.

Les sept œuvres de fiction (au sens large) n'échappent pas toutes à l'aspect « *Kriegspiel* raconté » qui rend l'article de Mischke indigeste. Plus que des nouvelles, certaines sont des exercices journalistiques, notamment ce « J'ai fait un rêve » de Robert Frank, qui rejoue pour *Témoignage Chrétien* la construction européenne, ou ce texte redécouvert de Régis Messac (paru en 1934 dans la revue *Les Primaires*) qui fait d'une mutinerie générale durant la première guerre mondiale le point de départ d'une fédération européenne qui oublie les frontières. Messac écrit un texte passionné, au point d'en être lourd ; c'est pire encore dans le cas de Claude Cheinisse, écrivain de SF des années 60 et 70 à la psychopathie persuasive, un bon texte paru à l'origine en 1986 dans le fanzine *Passe-Temps* (dirigé par Eric Vial) qui commence par l'habile réécriture de l'entrevue (historique) entre Blum et De Gaulle en 1936, mais se termine par (littéralement) un cours d'histoire, où l'auteur laisse libre cours à sa germanophobie. Raymond Iss joue une élégante variation sur la Lotharingie, ou plutôt une Lorraine indépendante. Les récits de matchs uchroniques de Brice Tollemer, tirés des *Cahiers du Football*, sont à pisser de rire, même pour un ignorant en la matière comme moi. Enfin le recueil nous offre deux perles tirées de la mythique anthologie de 1931, *If It Had Happened Otherwise*, dirigée par John Collings Squire. Je me suis beaucoup amusé au récit de H. A. L. Fischer (relaté par un secrétaire faussement naïf) des aventures de Napoléon Bonaparte réfugié aux USA, et complotant immédiatement pour bouleverser le paysage politique des Amériques (en promettant à chacun ce

qu'il veut entendre — aux peuples, et aux femmes qu'il souhaite aussi conquérir). Mais plus drôle encore est l'humour anglais de Philip Guedalla dans « Si les Maures avaient gagné en Espagne », dans lequel le royaume de Grenade devient le meilleur allié des Britanniques en Europe.

On le voit, les responsables de ce volume ont traqué l'uchronie dans des recoins fort éloignés de la SF de nos habitudes. Deux articles s'ouvrent sur le monde des *media* : l'analyse par Agnès Tachin d'un film britannique uchronique de 1964 sur l'occupation nazie du Royaume Uni, et le panorama d'Hovig Ter Minassian sur la composante uchronique des jeux vidéo, qui ratisse large — et montre son érudition sur le monde du jeu en général — et exhibe quelques exemples vraiment intéressants.

Enfin, trois solides articles étudient chacun un texte d'un auteur, dans le contexte de son œuvre. Vanni Balestra a déniché une réflexion sur l'uchronie (et la non-nécessité du cours des événements historiques) dans l'œuvre foisonnante d'Isaac D'Israeli (le père du célèbre premier ministre britannique) ; Rémy Astruc nous montre comment *The Plot Against America* s'inscrit dans la lignée pseudo-autobiographique de son auteur, et comment il s'en distingue ; et Éric Vial analyse l'*Uchronie* de Renouvier — le créateur du terme, après tout ! — par le biais des rapports pour le moins compliqués que l'auteur, philosophe bien connu, entretenait avec les religions (et notamment les différentes variantes de la religion chrétienne).

S'il serait aussi vain de chercher un fil conducteur dans ce volume qu'un sens à l'Histoire, l'ensemble peut offrir à chacun une pépite à la mesure de ses goûts. Et une poignée de découvertes inattendues.

—Pascal J. Thomas

KWS

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:

nous consulter.

Les numéros 1 à 77 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).